

LE CHATEAU
DE
TIRE-LARIGOT

OPÉRETTE FANTASTIQUE

EN TROIS ACTES, DIX TABLEAUX

PAROLES DE

ERNEST BLUM ET RAOUL TOCHÉ

MUSIQUE DE

GASTON SERPETTE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1884

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

70

LE
CHATEAU DE TIRE-LARIGOT

OPÉRETTE FANTASTIQUE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE
DES NOUVEAUTÉS, le 30 octobre 1884.

PERSONNAGES

LE CHEVALIER.	MM. BRASSEUR.
LE MARQUIS	BERTHELIER.
ADRIEN	ALBERT BRASSEUR.
LE VICOMTE OSCAR.	TONY-RION.
BOULINOIS.	SCHMIDT.
ALCOFRIBAS	LAURET.
LE RÉGISSEUR.	BLANCHE.
BAPTISTE.	CHARVET.
UN MAITRE D'HOTEL	DUBOIS.
MARCHAND de programmes.	PROSPER.
LE COMMISSAIRE	LEGRAIN.
UN ANGLAIS.	REIZER.
UN GARÇON.	PIHIER.
ANGÈLE	M ^{mes} JEANNE ANDRÉE.
AGATHE	J. DARCOURT.
MADAME VERDURETTE.	MARCELLE.
LOÏSE	DUCOURET.
MARIANNE.	NORETTE.
BLANCHE	JENNY.
MARTHE	VIVIANE.
YVONNE	VARENNES.
BERTHE	DEVILLIERS.
GERTRUDE	DANDEVILLE.
ANNA.	PAULINE.
LUCIE	LOE.
HÉLÈNE	SUZANNE.
SABINE.	CAMILLE.

GARÇONS, SPECTATEURS, INVITÉS.

LE CHATEAU DE TIRE-LARIGOT

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

LE CHATEAU DE VAL-POINTU

Le théâtre représente une salle délabrée dans un vieux manoir de Bretagne. — Meubles Louis XV, hors de service. — Portes à gauche et à droite. — Au fond, grande muraille sur laquelle sont accrochés deux portraits en pied représentant un marquis et un chevalier Louis XV.

SCÈNE PREMIÈRE

YVONNE, MARTHE, LOÏSE, MARIANNIC, BLANCHE
et JEANNE. Elles entrent à pas de loup par la porte de droite.

ENSEMBLE.

Dans ce vieux château lugubre et sauvage,
Entrons doucement, sans faire de bruit,
En plein jour, tâchons d'avoir du courage,
Et nous aurons peur quand viendra la nuit.

LOÏSE.

Hélas ! je tremble, je frissonne.

LE CHATEAU DE TIRE-LARIGOT

MARTHE.

Moi, je me sens mourir d'effroi !

YVONNE.

Mariannic, reste avec moi !

MARIANNIC.

Ne me quitte pas, Yvonne.

BLANCHE.

Dieu nous garde des farfadets.

MARTHE.

Des loups-garous, des pouliquets.

TOUTES.

Des farfadets, des loups-garous, des pouliquets.

ENSEMBLE.

Dans ce vieux château, lugubre et sauvage,
 Entrons doucement, sans faire de bruit,
 En plein jour, tâchons d'avoir du courage,
 Et nous aurons peur quand viendra la nuit.

Elles continuent à avancer. Tout à coup, Loïse, en levant la tête, se trouve nez à nez avec le portrait du marquis, et pousse un grand cri.

LOÏSE.

Ah !

TOUTES, reculant.

Ah ! qu'est-ce qu'il y a ?

LOÏSE.

Ah ! que je suis naïve, c'est un portrait.

MARTHE, montrant celui du chevalier.

Et en voilà un autre.

LOÏSE.

J'avais cru que c'était le malin.

MARIANNIC.

Il n'en a pourtant pas l'air.

MARTHE.

C'est les seigneurs du Val-Pointu. Les anciens propriétaires de ce château, le château de Tire-Larigot.

BLANCHE.

Pauvres seigneurs ! Qu'est-ce qu'ils diraient s'ils voyaient leur château dans cet état-là ?

JEANNE.

Ils essaieraient peut-être de le reconstruire.

YVONNE.

T'es bête ! puisque ça n'est pas possible.

MARIANNIC.

Ça c'est vrai. Et on peut le demander au plus ancien du pays. De mémoire d'homme on n'a pu remettre le château sur ses pieds.

LOÏSE.

Chaque fois qu'on essaye de rebâtir un mur...

MARTHE.

Paf ! le mur s'écroule. Ça doit tenir à un mystère de cette famille-là.

BLANCHE.

Et ça dure comme ça depuis cent vingt-cinq ans ?

LOÏSE.

Au moins... de 1755 à 1884.

LE CHATEAU DE TIRE-LARIGOT

MARIANNIC.

On n'a jamais su quel était le mystère?

YVONNE.

On ne sait pas, on cherche.

COUPLETS.

J

YVONNE.

Pour pénétrer ce mystère
 Chacune de nous chercha.
 Il nous faut, la chose est claire,
 Donner notre langue au chat.

BLANCHE.

On peut chercher, du haut en bas
 On ne trouvera pas.

MARIANNIC.

Sur ce manoir et ses drames,
 A quoi bon toujours rêver ?

LOÏSE.

Du moment que nous, des femmes,
 Nous n'avons rien pu trouver.

MARTHE.

On peut chercher du haut en bas
 On ne trouvera pas.

ENSEMBLE.

On peut chercher du haut en bas
 On ne trouvera pas.

LOÏSE, tremblant.

Est-ce que vous n'entendez pas quelque chose ?

TOUTES.

Non.

YVONNE.

Mais c'est drôle; c'est toi qui as le plus peur, et c'est toi qui as voulu nous amener ici!

MARTHE.

Moi, je veux bien m'en aller.

TOUTES.

Moi aussi, moi aussi.

LOÏSE.

Mais non, il ne faut pas nous en aller. Il faut même avancer jusqu'à la grande salle qui est tout là-bas...

MARIANNIC.

Vas-y toute seule. J'ai trop peur.

TOUTES.

Moi aussi.

LOÏSE.

Écoutez donc? Je vais tout vous dire. Vous savez bien, Jeanne.

TOUTES.

Oui.

BLANCHE.

Eh bien?

LOÏSE.

Eh bien! Elle a eu le courage de visiter le château, et...

TOUTES.

Et?..

LOÏSE.

Et huit jours après elle avait trouvé un mari.

TOUTES.

Allons-y! allons-y! (Elles se précipitent vers la gauche. A ce moment on entend le bruit que fait un pan de mur qui s'écroule. Toutes les paysannes s'arrêtent en poussant un cri et sortent en courant par la droite.)

SCÈNE II

ALCOFRIBAS, seul; il entre par la gauche dès que les paysannes sont sorties.

Un mur tout neuf, l'ouvrage d'une nuit écroulé en cinq minutes... Et c'est la vingt-cinq mille deux cent-troisième fois que ça m'arrive. Mon histoire est ridicule. Moi, Alcofribas, simple génie de troisième ordre, j'ai voulu faire une farce au roi des génies... une petite conspiration de rien du tout... Mais le patron ne plaisante pas. « Toi, m'a-t-il dit, tu n'as pas été sage, je vais te donner un pensum... Tu vas t'en aller en Bretagne reconstruire le château de Tire-Larigot qui tombe en ruines. » Intérieurement, je me tordais, parce que, reconstruire un château, pour nous autres génies, c'est l'affaire de cinq

minutes; j'arrive, je m'installe... et voilà cent vingt-cinq ans que je suis là... Je construis, ça s'écroule, je reconstruis, ça se res'écroule. Et je m'ennuie au milieu de cette maçonnerie!.. Pendant ce temps-là, chez nous, dans notre empire, on s'amuse tout le temps, on fait une fête énorme, des premières... des fêtes de charité... des riding and coaching!.. Moi, je suis tout seul, énervé, agacé, parce que quand le bâtiment ne va pas... Il y a certainement quelque chose là-dessous... un mystère, une légende... Je cherche dans les papiers de famille et je ne trouve rien... J'en arrive à douter de mes propres lumières... Je cherche des trucs, des ficelles... L'autre jour, à l'hôtel des ventes des génies, on vendait le fonds de Merlin. J'ai acheté quelques bibelots espérant que ça pourrait m'être utile... la baguette divinatoire... l'anneau de Saturne... Seulement on ne m'a pas dit la manière de s'en servir... et le château de Tire-Larigot se démolit toujours. (Regardant les portraits.) Et dire que ces deux magots-là savent peut-être tout le secret... Dire que s'ils pouvaient parler, ces portraits de famille, ces vieux trumeaux... Louis XV me donneraient probablement le mot du mystère... Mais non, ils restent là dans leurs cadres... (Tournant son anneau avec rage.) Crélin, va! mais parle donc. Dis-moi pourquoi le château de Tire-Larigot ne peut pas se reconstruire.

LE PORTRAIT DU MARQUIS.

C'est parce que j'ai été trompé...

ALCOFRIBAS.

Hein! Quoi!.. Il parle!.. il a parlé! Mais comment?.. Parbleu, j'ai frotté l'anneau... il fallait froter!.. Il a été trompé! A la bonne heure, voilà un indice... je vais refrotter... Mais par qui?

Il frots l'anneau.

LE PORTRAIT DU CHEVALIER.

Par moi.

ALCOFRIBAS.

Ah! eh bien, ça va aller tout seul (Au chevalier.) Par vous!..
Mais qui êtes-vous?

LE PORTRAIT DU CHEVALIER.

Je suis le cousin de Monsieur.

ALCOFRIBAS, au marquis.

Et vous?

LE PORTRAIT DU MARQUIS.

Je suis le Monsieur de mon cousin.

ALCOFRIBAS.

Parfait! Alors maintenant, pour tout savoir je n'ai qu'à les animer, et pour cela, je n'ai plus qu'à demander à l'anneau comment on se sert de la baguette... Il faut la tenir dans la main gauche... c'est bête comme chou, mais je n'y avais pas pensé. Allons! une... deux... trois...

Musique. Les deux portraits éternuent et sortent de leurs cadres.

SCÈNE III

ALCOFRIBAS, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Où suis-je?

ACTE PREMIER

LE CHEVALIER.

Où suis-je donc ?

LE MARQUIS, regardant autour de lui.

Mais oui, ce vieux château...

LE CHEVALIER, de même.

Ce vieux manoir.

LE MARQUIS.

C'est mon ancien domaine.

LE CHEVALIER, reconnaissant le marquis.

Marquis !

LE MARQUIS, reconnaissant le chevalier.

Chevalier !.. Vous ici... vous osez reparaître devant moi !

LE CHEVALIER.

Marquis, je vous jure qu'il n'y a pas de ma faute... c'est la fatalité qui a tout fait.

LE MARQUIS.

Que faisiez-vous dans la chambre de ma femme quand je suis revenu inopinément de la chasse ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! marquis, puisque vous nous avez surpris, je ne puis le nier : la marquise et moi nous nous aimions depuis longtemps ; elle a toujours eu un faible pour les cadets de Gascogne...

LE MARQUIS.

En effet, quand j'ai demandé sa main, son père m'a

dit : « Êtes-vous du Midi? Non! tant pis, vous en prenez la responsabilité; dans notre famille on n'a jamais pu résister au Midi. »

LE CHEVALIER.

La fatalité...

LE MARQUIS.

En garde, Monsieur, je vais vous tuer.

LE CHEVALIER.

Je suis à vos ordres, marquis.

Ils dégalnent.

ALCOFRIBAS, s'avançant.

Ah! mais non!.. ne vous tuez pas... Je tiens la clef du mystère à présent.

LE MARQUIS.

Quel est ce bon vieillard?

ALCOFRIBAS.

Bon vieillard... Il est bon celui-là avec ses cent cinquante ans. Oui, je comprends! c'est cet affront-là qui n'a pas été réparé, et alors le château n'est pas réparable. (Au marquis.) Mais comment ne vous êtes-vous pas vengé?

LE MARQUIS.

Je me souviens. Au moment où j'adressais un cartel en règle à Monsieur... le roi m'envoyait en Amérique et j'ai fait naufrage en route.

LE CHEVALIER.

Et moi, je suis mort d'une pleurésie pour n'avoir pas voulu mettre de la flanelle au bal de madame Dubarry?.. Et comment va-t-elle, cette chère comtesse?

ALCOFRIBAS.

Je vous remercie, elle ne va pas mal; nous l'avons perdue, il y a déjà un bout de temps.

LE CHEVALIER.

Sa Majesté doit avoir bien du chagrin.

ALCOFRIBAS.

Je vous remercie, elle en a, mais moins; nous l'avons perdue il y a aussi quelques mois.

LE CHEVALIER.

Ah ça! en quelle année sommes-nous donc?

ALCOFRIBAS.

En 1884.

LE CHEVALIER.

Ah bah! Et nous vivions en 1775.

LE MARQUIS.

Déjà!..

DUO.

LE MARQUIS.

Comme le temps passe!

LE CHEVALIER.

C'est curieux.

LE MARQUIS:

Tel un nuage dans les cieux,
Telle une autruche dans l'espace.
Comme le temps passe

LE CHEVALIER.

C'est curieux !

LE MARQUIS.

C'est l'ordre ! Une saison remplace
La saison qui vient de finir.

LE CHEVALIER.

La chaleur fuit devant la glace,
Le présent devant l'avenir.

LE MARQUIS.

Le temps s'envole à perdre haleine,

LE CHEVALIER.

Et rien ne l'arrête ici-bas.

LE MARQUIS.

L'homme s'en aperçoit à peine.

LE CHEVALIER.

L'homme ne s'en aperçoit pas.

LE MARQUIS.

Comme le temps passe !

LE CHEVALIER.

C'est curieux !

LE MARQUIS.

Tel un nuage dans les cieux,
Telle une autruche dans l'espace.
Comme le temps passe !

LE CHEVALIER.

C'est curieux !

ACTE PREMIER

LE MARQUIS.

Pendant ces cent vingt-cinq années,
Qu'est devenu le genre humain ?
A quelles courses effrénées
S'est-il livré sur son chemin ?

LE CHEVALIER.

Je n'en sais rien...

LE MARQUIS.

Je l'ignore
Mais je crois voir encore....

LE CHEVALIER.

Que voyez-vous encore ?

LE MARQUIS.

I

Je vois le jour où, tout joyeux,
Je partis pour la chasse,
Ma femme avait des pleurs aux yeux :
Permetts que je t'embrasse,
Disait-elle d'un ton mielleux.
C'est ce jour-là que la vertu
De madame de Val-Pointu,
Après avoir peu combattu,
S'est effondrée, et m'a rendu
Si confondu,
Si morfondu,
Qu'on n'a point vu
Qu'on n'a point eu,
De mémoire de Val-Pointu,
Un Val-Pointu si morfondu.

ENSEMBLE.

ALCOFRIBAS, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

Et c'est ainsi que la vertu
De madame de Val-Pointu,

Après avoir peu combattu
 S'est effondrée et l'a rendu
 Si confondu,
 Si morfondu,
 Qu'on n'a point vu,
 Qu'on n'a point eu
 De mémoire de Val-Pointu,
 Un Val-Pointu si morfondu.

II

Je vois le soir où, palpitant,
 Je revins de la chasse,
 Je me disais : Elle m'attend !
 Pauvre mari bonasse ;
 J'étais rentré juste à l'instant,
 A l'instant même où la vertu
 De madame de Val-Pointu,
 Après avoir peu combattu,
 S'est effondrée et m'a rendu
 Si confondu,
 Si morfondu,
 Qu'on n'a point vu,
 Qu'on n'a point eu,
 De mémoire de Val-Pointu,
 Un Val-Pointu si morfondu !

ENSEMBLE.

Et c'est ainsi, etc., etc.

LE MARQUIS.

Malgré le temps je me sens tout ragaillardi, je me suis assez reposé, et puisque le hasard me remet en face de ce traître de chevalier.... Je vais essayer de réparer mon affront.

LE CHEVALIER.

Je suis à vos ordres !

Il dégage.

ALCOFRIBAS, s'interposant.

Mais non ! malheureux que vous êtes. C'est inutile ! Cela ne servirait plus à rien, maintenant vous n'êtes que des ombres.

LE MARQUIS.

Ah bah !

ALCOFRIBAS.

Des peintures à l'huile !

LE CHEVALIER.

C'est vrai, je me disais aussi, j'ai sur moi comme une odeur de vernis.

LE MARQUIS.

Et moi de moi. Comment faire, alors ?

ALCOFRIBAS.

Nous allons chercher un moyen... J'y tiens !

LE MARQUIS.

Et moi donc ?

LE CHEVALIER.

Il n'y a donc pas prescription ?

LE MARQUIS.

Jamais, Monsieur ; laissez-nous. Nous allons chercher avec ce bon vieillard les moyens de me venger de l'insulte que vous m'avez faite.

LE CHEVALIER.

Tâchez que ça ne soit pas trop dur ! rappelez-vous qu'il y a des familles où la fatalité...

LE MARQUIS.

Un Val-Pointu est seul juge de ce que vaut son honneur !... Allez, Monsieur, allez !

ENSEMBLE.

ALCOFRIBAS, au chevalier.

Laissez-nous seuls.

LE MARQUIS.

Obéissance.

LE CHEVALIER.

J'obéirai, (A part) mais patience,
Quand il le faut, je suis adroit !

LE MARQUIS.

Pour me venger de cette offense,
En mon bon droit j'ai confiance !

ALCOFRIBAS.

Comment, ils connaissent déjà ça, mais ça n'est pas de leur temps.

ENSEMBLE, sur un autre motif.

LE MARQUIS.

Pour assurer une vengeance
Je suis plus malin qu'il ne croit.

LE CHEVALIER.

Pour échapper à sa vengeance
Je suis plus malin qu'il ne croit.

ALCOFRIBAS.

L'anachronisme était immense,
Ils sont plus instruits qu'on ne croit.

Le chevalier sort.

SCÈNE IV

ALCOFRIBAS, LE MARQUIS, puis LE CHEVALIER
(caché).

LE MARQUIS.

Un mot d'abord, j'avais des actions de la Bastille... pouvez-vous me dire où ça en est ?

ALCOFRIBAS.

Très bas !

LE MARQUIS.

Ça n'a pas pris ?

ALCOFRIBAS.

Au contraire, c'est la Bastille qui a été prise.

LE MARQUIS.

Ah !

ALCOFRIBAS.

Et maintenant dites-moi tout. La légende des Val-Pointu est formelle, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Lorsqu'un Val-Pointu ne répare pas l'affront qui lui a été fait, les malheurs les plus terribles pleuvent sur sa race... Heureusement, je n'ai pas laissé trace de race...

ALCOFRIBAS.

Mais vous avez laissé des immeubles et c'est ce qui m'ennuie, cherchons.

LE MARQUIS.

Cherchons !

LE CHEVALIER, soulevant une portière et écoutant.

Que vont-ils bien pouvoir me faire ?

LE MARQUIS.

Si je jetais son portrait dans l'eau bouillante ?

ALCOFRIBAS.

Ça détruirait un tableau à l'huile et voilà tout.

LE MARQUIS.

Si je lui crachais au visage.

ALCOFRIBAS.

Ça abîmerait de la peinture tout simplement.

LE MARQUIS.

Oui, je comprends, il faudrait me venger sur des vivants.

ALCOFRIBAS.

Sur sa survivance, peut-être.

LE MARQUIS, vivement.

Vous l'avez dit.

LE CHEVALIER, à part.

Sur ma survivance ! Ai-je de la survivance ?

ALCOFRIBAS.

Mais oui, c'est cela, il faut vous venger sur sa postérité : la peine du talion ! Le chevalier vous a... trompé, il faut que vous trompiez un descendant du chevalier à votre tour.

LE MARQUIS.

C'est cela ! c'est cela !... Mais où est-il, ce descendant, où est-il ?

ALCOFRIBAS.

Attendez, nous allons le savoir.

LE CHEVALIER, à part.

Sont-ils retors, hein ! Sont-ils retors !

ALCOFRIBAS, frottant l'anneau.

A moi l'arbre généalogique des Saint Roquet.

Un arbre sort de terre.

LE CHEVALIER, ému.

Mes branches ! Je revois mes branches.

ALCOFRIBAS.

Allons ! lisons vite ensemble !

LE MARQUIS.

Oui, je passe les ancêtres.

RONDEAU.

LE MARQUIS.

En dix-sept cent soixante-neuf,
Après dix ans de joie intime,
Guy de Saint-Roquet devient veuf
Et conserve un fils légitime.

LE CHATEAU DE TIRE-LARIGOT

LE CHEVALIER, joyeusement.

C'est pourtant vrai que je suis veuf.

ALCOFRIBAS.

Ce fils épouse en quatre-vingt
 Damoiselle de Haute-Anguille,
 De cette union il advint
 Non pas un fils, mais une fille.

LE CHEVALIER.

C'est moins flatteur pour la famille.

LE MARQUIS.

Cette fille, ayant émigré,
 Revint sur la terre française.
 Son mariage est consacré
 En dix-sept cent quatre-vingt-seize.

LE CHEVALIER.

De cet hymen je suis bien aise.

ALCOFRIBAS.

Elle épouse un homme de rien,
 Nommé Bidois, c'est lamentable,
 Un ami de monsieur Tallien.

LE CHEVALIER.

Mésalliance regrettable.

LE MARQUIS.

Ils ont une autre fille encor,
 Laquelle fille fut l'épouse
 De Bézuchard, tambour-major,
 Au mois de mai dix-huit cent douze.

LE CHEVALIER.

Pauvre enfant, un tambour-major,
 Qu'elle devait être jalouse !

ALCOFRIBAS.

Jean Bézuchard, leur fruit légal,
Nature simple, indifférente,
Il fut garde national
Et frondeur en dix-huit cent trente.

LE MARQUIS.

Son fils Agénor, plus heureux,
Sous l'empire prit sa revanche ;
En dix-huit cent soixante-deux
Il eut un fils, dernière branche.

LE CHEVALIER.

Te voilà donc, ma vieille branche.

ALCOFRIBAS.

Ce fils, qui se nomme Adrien,
Est le dernier né de la race,
Après lui, je ne vois plus rien.

LE CHEVALIER, ému.

Où donc est-il que je l'embrasse ?

LE MARQUIS.

Par conséquent ce freluquet,
Le seul qui nous reste à combattre,
Représente les Saint-Roquet
En dix-huit cent quatre-vingt-quatre !

ENSEMBLE.

De Saint-Roquet tomber en Bézuchard,
En un simple siècle et quart,
C'est vraiment un grand écart ;

Car

De Saint-Roquet tomber en Bézuchard,
En un simple siècle et quart,
C'est vraiment un grand écart !

ALCOFRIBAS.

Adrien Bézuchard !

LE CHEVALIER, ému.

Mon arrière-petit-fils !

LE MARQUIS.

Pauvre Saint-Roquet ! Quelle dégringolade ! Un révolutionnaire ! un tambour-major ! un garde national ! un Bézuchard.

ALCOFRIBAS.

Eh ! qu'importe ? C'est sur ce Bézuchard que vous vengerez votre honneur outragé... et le château se reconstruira... et je serai libre, libre, libre !

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas.

LE CHEVALIER, à part.

Moi non plus !

ALCOFRIBAS.

Je vous expliquerai ça plus tard !

LE MARQUIS.

Mais où est-il ce Bézuchard, que fait-il en ce moment ?

ALCOFRIBAS, frottant son anneau.

Attendez, nous allons encore le savoir.

Le fond s'ouvre et laisse voir la reproduction exacte du tableau : La noce chez le photographe. Adrien en marié. Angèle en mariée ; parmi les invités, Oscar de la Pintade, Boulinois, etc...

Musique à l'orchestre jusqu'à la fin du tableau.

ALCOFRIBAS.

Il se marie aujourd'hui même... Ah! vous avez une chance de...

LE MARQUIS, l'arrêtant.

C'est bien, il se marie!.. Ah! par la Sambleu! C'est plus piquant! le jour de ses noces!.. ça me paiera les intérêts de mon affront!

ALCOFRIBAS.

Vous sentez-vous de force?

LE MARQUIS.

Parbleu! sous Louis XV.

ALCOFRIBAS.

Oui, mais comme nous ne sommes plus tout à fait sous Louis XV, j'aime mieux vous donner quelque chose qui vous aidera.

LE MARQUIS.

Quoi donc?

ALCOFRIBAS.

Cet anneau... un talisman... vous n'aurez qu'à le frotter, je ne vous donne pas la baguette, c'est trop gênant, il faut la tenir dans la main gauche. Seulement n'oubliez pas qu'entre vos mains cet anneau n'a de vertu que pour dix heures!

LE MARQUIS.

Cinq minutes... je vous dis qu'il ne me faut que cinq minutes... Et maintenant à Paris!

ALCOFRIBAS.

A Paris!... Quant au chevalier, comme il vous gênerait, j'ordonne qu'aussitôt que nous aurons quitté le château, il reprenne sa place dans son cadre. Et à présent, par le plus court.

LE MARQUIS.

La patache?

ALCOFRIBAS.

Non! par ici, je n'en suis plus à un mur près!

Il sort par une trappe anglaise qui s'ouvre dans le mur.

LE MARQUIS.

Je vous suis!

Ils disparaissent dans le mur qui se reforme.

SCÈNE V

LE CHEVALIER, entrant et se précipitant sur la baguette qui est restée sur la table.

Il a l'anneau magique, moi j'ai la baguette!.. Ah! on veut chagriner ma descendance. C'est à Paris que vous allez, marquis? Eh bien! soit, à Paris! Et j'y serai avant vous!

Il agite la baguette dans la main gauche et s'enfonce dans une trappe anglaise.

Changement.

DEUXIÈME TABLEAU

UN SALON DU GRAND-HOTEL

Au fond une estrade pour les musiciens.

SCÈNE PREMIÈRE

ANGÈLE, ADRIEN, OSCAR, BOULINOIS,
MADAME VERDURETTE, UN ENFANT, DEMOISELLES
D'HONNEUR, INVITÉS ET INVITÉES.

TOUS.

Le second couplet, le second couplet!

ANGÈLE.

Ah! bien, vous voulez toujours me faire chanter.

MADAME VERDURETTE.

Il faut bien faire quelque chose, en attendant le café.

TOUS.

Oui, oui...

ADRIEN.

Chante, ma petite femme, puisque ça leur fait plaisir.

ANGÈLE.

Allons! puisque tout le monde est contre moi, y compris mon mari. Les deux derniers couplets.

I.

Jeann' dit à Jean : « Tu vois bien
 Qu' je n' peux t'aimer davantage ;
 Tu m'as dit : N' me r'fuse rien
 Et j' te promets l' mariage ;
 Tu sais, Jean, tu m' l'as juré,
 Pourtant, j'ai beau faire,
 Je n' vois pas monsieur l' curé
 Ni monsieur le maire.
 Leur retard est affligeant,
 Mes parents y tiennent ;
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent! »

II

Jean lui dit : « Attends-moi donc,
 J' vas courir jusqu'au village,
 Et jamais la pauv' Jeann'ton
 N'a vu r'venir le volage.
 Promettre et tenir sont deux ;
 Sensibles jeunesses,
 Défiez-vous des amoureux
 Et de leurs promesses,
 On va bon jeu, bon argent,
 Mais peu se souviennent...
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean...
 Va-t-en voir s'ils viennent!

TOUTE LA NOCE.

Bravo! bravo!

ADRIEN.

Et dire que c'est à moi, ce rossignol-là.

OSCAR, baisant la main d'Angèle.

Charmant!

MADAME VERDURETTE, l'embrassant sur le front.

Tu es adorable!

ADRIEN, à part.

Ils vont l'user!

ANGÈLE, remerciant.

Vous êtes trop honnêtes.

BOULINOIS.

Cette romance est fort morale. Où l'avez-vous apprise?
En pension?

ANGÈLE.

Non, Monsieur, aux Ambassadeurs.

BOULINOIS.

Oh! charmant endroit. J'y suis allé une fois... il n'y
avait plus de place... Mais les cantatrices ne doivent pas
vous y être supérieures.

ANGÈLE.

Vous êtes trop aimable, monsieur Boulinois.

ADRIEN.

Oh! oui... et même que vous nous faites un fier hon-

neur... Assister à la noce d'un simple employé, vous, le président de la Société d'assurances contre la vie des belles-mères.

BOULINOIS.

Je sais être bon.

OSCAR, bas, à Angèle.

Vous êtes charmante.

ANGÈLE, à part.

Décidément,... ils sont trop aimables.

Elle remonte.

MADAME VERDURETTE, au bras d'Oscar.

Et vous, monsieur de la Pintade, c'est-il la première fois que vous venez au Grand-Hôtel?

OSCAR.

Non, Madame, j'y ai déjà diné... en musique.

MADAME VERDURETTE.

C'est beau, la fortune!.. Moi, c'est la première fois... et ce que je m'amuse!.. D'ailleurs, faut bien s'amuser quand c'est cher.

ADRIEN.

Cher? Est-ce qu'il y a rien de trop cher pour un bijou de femme comme ça... moi, si j'avais pu, j'aurais voulu la faire dîner chez un ambassadeur.

LES INVITÉS, avec admiration.

Oh!

MADAME VERDURETTE.

Le café est servi.

L'ENFANT.

Oh! chouette!

BOULINOIS.

Allons, Messieurs, la main aux dames.

ADRIEN.

Et de la gaieté... Tout est payé.

Tous sortent en reprenant le refrain de la chanson. Au moment où Angèle va rejoindre les invités, Adrien la retient par sa robe.

SCÈNE II

ANGÈLE, ADRIEN.

ADRIEN.

Ma petite femme.

ANGÈLE.

Mon petit mari.

ADRIEN.

J'ai deux mots à te dire.

ANGÈLE.

Deux... seulement?

ADRIEN.

Tu as raison... il y en a trois :... Je t'aime!

ANGÈLE.

Moi aussi, je vous aime.

ADRIEN.

Alors, pourquoi est-ce que tu ne me tutoyes pas ?

ANGÈLE.

Comme ça... tout de suite?.. Attendez... dans cinq ou six mois.

ADRIEN.

Oh!.. avant.

ANGÈLE.

Je ne crois pas.

ADRIEN.

Parions que si !

ANGÈLE.

Qu'est-ce que nous parions ?

ADRIEN.

Un baiser... Si je gagne, je te le prends, si je perds, je te le donne.

ANGÈLE.

Ça fait que nous sommes sûrs de gagner tous les deux.

ADRIEN.

Est-elle assez gentille ! L'est-elle ! Ah ! je suis bien pressé de m'en aller.

ANGÈLE.

Alors, c'est décidé, nous partons ?

ADRIEN.

Pour la Bretagne, par l'express de dix heures... Nous

ouvrons le bal, nous dansons ensemble le quadrille d'honneur, puis tu t'éclipses, ô mon soleil, tu vas changer de toilette.

ANGÈLE.

Où ça ?

ADRIEN.

Ici même : dans une des chambres de là-haut, qu'on doit me désigner tout à l'heure, et où je ferai porter ton costume de voyage.

ANGÈLE.

C'est ça ! j'irai avec ma tante !

ADRIEN.

Non, non, ni ta tante, ni personne !... Ah bien ! si on savait que nous filons comme ça, à l'anglaise... on nous ferait des farces, et nous manquerions le train ! Nous ne pourrions plus partir que demain !... et attendre à demain, je ne sais pas si tu te figures un malheur pareil !

ANGÈLE, baissant les yeux.

Monsieur Adrien !

ADRIEN, tendrement.

C'est convenu, n'est-ce pas ! sitôt après le premier quadrille... tu montes à la chambre...

ANGÈLE.

Oui !

ADRIEN.

Tu t'enfermes à double tour !

ANGÈLE.

Et puis après ?

DUETTO.

ADRIEN.

Rapidement, sans qu'on te voie,
Tu termines tous tes apprêts.

ANGÈLE.

Et puis après ? Et puis après ?

ADRIEN.

Avec moi, le cœur plein de joie,
De cet hôtel tu disparaiss.

ANGÈLE.

Et puis après ? Et puis après ?

ADRIEN.

A la gare, fuyant dans l'ombre,
Nous évitons les indiscrets.

ANGÈLE.

Et puis après ? Et puis après ?

ADRIEN.

Nous prenons un coupé bien sombre,
Que j'ai retenu tout exprès.

ANGÈLE.

Et puis après ? Et puis après ?

ADRIEN.

Nous voyageons l'amour dans l'âme,
L'un contre l'autre bien serrés.

ANGÈLE.

Mon mari, je suis votre femme,
Je ferai ce que vous voudrez.

II

ANGÈLE.

Alors, nous traversons l'espace
En nous disant tous nos secrets.

ADRIEN.

Et puis après ? Et puis après ?

ANGÈLE.

Les arbres, les coteaux, tout passe
Sans nous laisser aucuns regrets.

ADRIEN.

Et puis après ? Et puis après ?

ANGÈLE.

Je vous dis : C'est beau la campagne,
C'est beau, les ruisseaux, les forêts !

ADRIEN.

Et puis après ? Et puis après ?

ANGÈLE.

Puis après le sommeil nous gagne
Et nous dormons bien près, tout près.

ADRIEN.

Oui, nous dormirons, mais après
Que ta bouche au souffle de flamme
M'aura dit si vous m'adorez.

ANGÈLE.

Mon mari, je suis votre femme,
Je dirai ce que vous voudrez.

ENSEMBLE.

Ah ! le gentil voyage,
Que nous allons nous amuser, } (bis).
J'irais ainsi, bien loin, je gage,
Et sans jamais me reposer (bis).

ADRIEN.

Oh ! ma petite femme !

ANGÈLE.

Mais pourquoi en Bretagne plutôt qu'ailleurs ?

ADRIEN.

D'abord parce que c'est plus joli qu'ailleurs..... Et puis, je considère ce voyage comme un pieux souvenir..... un pèlerinage de famille.

ANGÈLE.

C'est vrai..... vous êtes Breton.

ADRIEN.

Pas personnellement..... étant né rue aux Ours, mais j'ai eu des parents par là.....

ANGÈLE.

Des parents éloignés ?

ADRIEN.

Je crois bien, en Bretagne ! ça remonte à plus de cent ans..... Dans ce temps-là, il paraît que nous étions nobles..... et que nous avions un château..... Hein !

c'est ça qui aurait été gentil, si j'avais apporté un château dans ta corbeille de mariée ?

ANGÈLE.

Bah ! les châteaux ne font pas le bonheur.

ADRIEN.

Non..... mais ils l'abritent..... ils l'abritent commodément. Dis !.... m'aurais-tu aimé davantage si j'avais eu un château ?

ANGÈLE.

Comment aurais-je fait pour t'aimer davantage, puisque je t'aime comme si tu avais tous les châteaux du monde !

ADRIEN, l'embrassant.

Ah ! Tu m'as tutoyé... J'ai gagné, j'ai gagné !

OSCAR, paraissant à droite.

Hé ! les amoureux ! le café ne s'est pas marié ce matin, lui... il refroidit.

ANGÈLE.

C'est juste... et nos invités nous attendent.

ADRIEN.

Nous y allons, Monsieur Oscar, nous y allons.

Il prend le bras d'Angèle et sort galement en disant.

Ah ! Monsieur Oscar, nous sommes bien heureux.

SCÈNE III

OSCAR, puis BOULINOIS.

OSCAR.

Est-il bête de me dire ça !... C'est vrai qu'elle est adorable.

BOULINOIS, entrant.

Vous devez en avoir assez de la noce. Eh bien, partons-nous ?

OSCAR.

Pas encore. Le bal de la belle Agathe de Buttenblanc ne commence pas avant dix heures.

BOULINOIS.

Soit, mais à dix heures précises... Et elle tient à ce qu'on soit exact.

OSCAR.

J'y tiens aussi... ce sera charmant ! Toutes les femmes en Pierrettes roses et tous les hommes en habits blancs, c'est assez original !

BOULINOIS.

Oh ! Agathe sait recevoir... je l'ai formée.

OSCAR.

Oui, votre liaison avec madame de Buttenblanc vous fait le plus grand honneur.

BOULINOIS.

Quand on est dans les grandes affaires, il est bon d'avoir une maîtresse qui coûte cher... ça inspire la confiance.

OSCAR.

Entre nous, je ne m'attendais guère à vous rencontrer ici... chez de petites gens.

BOULINOIS, riant.

J'ai une excuse honorable... Je trouve la petite mariée charmante.

OSCAR.

Moi aussi...

BOULINOIS.

C'est l'effet qu'elle m'a produit quand ce jeune Bézuchard, mon employé, me l'a présentée.

OSCAR.

Voilà dix ans que j'achète mes gants chez sa tante, madame Verdurette; j'ai vu la petite Angèle pas plus haute que ça. La malice a été de la laisser épouser par un autre.

BOULINOIS.

Parce qu'une fois mariée...

OSCAR.

On vient dîner sans façon chez son employé.

BOULINOIS.

On passe rendre visite à sa femme.

OSCAR, riant.

Ah! monsieur Boulinois, nous sommes des monstres...

BOULINOIS.

C'est de notre âge... Allons prendre du café. Qu'est-ce que vous voulez... C'est de notre âge...

Il sort avec Oscar.

SCÈNE IV

UN MAITRE-D'HOTEL, GARÇONS, puis LE MARQUIS.

LE MAITRE-D'HOTEL aux garçons.

Préparez l'estrade pour les musiciens, le bal ne va pas tarder à commencer..... Mais où est donc M. Trouillabert, le chef d'orchestre?... Il devrait être là. D'habitude c'est lui qui dirige tout ça.

LE MARQUIS, sortant de terre en vieux chef d'orchestre, une boîte à violon à la main.

Trouillabert, chef d'orchestre, présent !

LE MAITRE-D'HOTEL, étonné.

Tiens! par où donc êtes-vous entré ?

LE MARQUIS.

Je suis entré par la porte comme tout le monde.

LE MAITRE-D'HOTEL.

C'est drôle, je regardais, je n'ai rien vu !

LE MARQUIS.

Vous regardiez mal.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Vous allez jeter votre coup-d'œil ?

LE MARQUIS.

Naturellement.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Nous vous laissons.

Il sort avec les garçons.

SCÈNE V

LE MARQUIS, *seul.*

Me voici dans la place ! Oh ! oui, l'honneur des Val-Pointu sera vengé ! Cette petite m'a paru gentille de loin ; en bon général, je viens voir par quel moyen on peut attaquer la place ! La prendre sans résistance ne doit pas être bien difficile, une simple vilaine !... L'enchanteur Alcofribas qui m'a conduit ici, m'a dit : « Je ne vous aide pas, je ne puis m'occuper que de rebâtir votre château !... Mais vous avez l'anneau jusqu'à minuit et demi. » C'est vrai, en frottant mon anneau, j'ai dit : je veux être le chef d'orchestre Trouillabert, je l'ai été. Je suis Trouillabert, j'en ai bien l'air.... Un talisman comme ça m'aurait été bien commode autrefois. — Au moment où l'infâme chevalier... Je me serais transformé en moellon... Je lui serais tombé sur la tête et je l'aurais écrabouillé.

ANGÈLE, *au dehors.*

Oui, je vais voir si les musiciens sont là.....

LE MARQUIS.

C'est la petite mariée.... Tâtons le terrain.

Il se retourne.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, ANGÈLE

ANGÈLE.

Ah! c'est vous, M. le chef d'orchestre? Je viens voir si vous êtes bientôt prêt.

LE MARQUIS.

Dans un instant, ma chère dame, dans un instant. (Se retournant du côté d'Angèle.) Ah!....

ANGÈLE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS, à part.

Mais oui, elle est charmante, ma vengeance sera douce! (Haut.) Pardonnez-moi, j'ai déjà conduit dans bien des noces, mais amais, une aussi jolie personne...

ANGÈLE, se reculant.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Excusez la franchise d'un vieux chef d'orchestre sans importance. Vous épousez un jeune homme ?

ANGÈLE.

Mais certainement.

LE MARQUIS.

Que vous aimez.

ANGÈLE.

Dame, sans ça, je ne l'épouserai pas ; ça se fait donc ces choses-là ?

LE MARQUIS, à part.

Elle est naïve par-dessus le marché... il n'y qu'à se baisser pour en cueillir. (Haut.) Êtes-vous discrète ?

ANGÈLE.

Pourquoi me demandez-vous ça ?

LE MARQUIS.

Eh bien, je connais un seigneur, un grand, riche, beau, généreux... qui vous adore et qui est prêt à faire mille folies pour vous...

ANGÈLE.

Monsieur ! Ah ça ! il est fou... vous devenez fou

LE MARQUIS.

Chut ! pas un mot... pendant la danse... faites-mo signe et je vous révèle le nom du grand seigneur ! Que dis-je, je fais plus... je vous amène le grand seigneur lui-même. (A part.) Je frotte l'anneau et je repars tout simplement sous mes traits !... avec ma beauté fatale.

ANGÈLE.

Écoutez ! On m'a dit que le jour de mes noces on aurait le droit de me faire des farces !... vous m'en faites probablement une dans ce moment... (A part.) Seulement, de la part d'un chef d'orchestre... c'est familier... (Haut.) Je vais retrouver mon mari et dire que vous allez bientôt nous faire danser, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Oui, allez, allez, mais c'est convenu, pendant la danse !..

ANGÈLE.

Oui, parfaitement ! parfaitement !... (A part.) il est drôle !
mais décidément trop familier (elle sort.)

LE MARQUIS, seul.

Je la tiens. Ces petites filles-là... ça se cueille comme
des pervenches !

SCÈNE VII

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

Le chevalier entrant en vieux musicien, un piston sous le bras.

LE CHEVALIER.

M. Trouillabert, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS, se retournant.

C'est moi ! Qu'est-ce que c'est que celui-là...

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis le piston extrà que vous avez de-
mandé.

LE MARQUIS.

J'ai demandé un piston extrà ?

LE CHEVALIER.

Dame ! Monsieur... J'ai votre lettre ! vous m'avez écrit : « Je fais danser ce soir une noce de petits bourgeois... ils aiment les cuivres, venez corner dans mon orchestre ! » Voilà votre écriture. (A part.) C'est moi, je veille !

LE MARQUIS, le regardant.

C'est possible ! Alors, vous cornerez... et il y a longtemps que vous êtes piston ?

LE CHEVALIER.

Et vous, il y a longtemps que vous êtes chef d'orchestre ?

LE MARQUIS.

Moi, je date de Paganini !

LE CHEVALIER.

Et moi j'ai fait sauter M. Arban sur mes genoux.

LE MARQUIS, le regardant dans le blanc de l'œil.

Ah bah !

LE CHEVALIER, de même.

C'est comme ça !

LE MARQUIS, prenant son violon.

Êtes-vous d'accord, vous pouvez me donner le *la* ?

LE CHEVALIER, prenant son piston.

Comment donc, mais plusieurs, si vous voulez.

LE MARQUIS.

Je n'aime pas beaucoup le piston,

LE CHEVALIER.

C'est pourtant un bel instrument. Il y a des gens qui le préfèrent au violon.

LE MARQUIS.

C'est à savoir !

CHANT.

Pour susurrer avec mystère
Rien n'égale le violon.

LE CHEVALIER.

Il n'est pas d'instrument sur terre
Plus savoureux que le piston.

LE MARQUIS.

L'alto manque de poésie.

LE CHEVALIER.

Je n'aime pas le son du cor.

LE MARQUIS.

Donnez-moi le *la*, je vous prie !

Le chevalier donne le ré d'en bas. Le marquis répond par le si d'en haut.

LE CHEVALIER.

La la la la !

LE MARQUIS.

C'est bien cela.

ENSEMBLE.

Nous sommes d'accord,

LE MARQUIS.

Qu'on nous accorde

Traits de violon.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là.

Note de piston.

ENSEMBLE.

Le cuivre et la corde
Y a rien au-dessus d'ça.
Y a rien au-dessus d'ça.

LE CHEVALIER.

L' défaut d'accord dans un ménage
Cause bien des désagréments.

LE MARQUIS.

Vous évit'rez c' désavantage
Si vous jouez d' nos instruments.

LE CHEVALIER.

Grâce aux bienfaits de l'harmonie,

LE MARQUIS.

Bientôt changera le décor.

LE CHEVALIER.

Donnez-moi le *la*, je vous prie!

Le marquis donne le *si* d'en bas. Le chevalier répond par le *ré* d'en haut.

ENSEMBLE.

Nous sommes d'accord,

LE MARQUIS.

Qu'on nous accorde

Traits de violon.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là.

Note de piston.

ENSEMBLE.

Le cuivre et la corde
 Y a rien au-dessus d' ça.
 Y a rien au-dessus d' ça.

Altournelle accompagnée par le chevalier et le marquis.

LE MARQUIS.

Je vous remercie. J'ai le *la*, je vais le porter moi-même à mes musiciens!.. vous, pendant ce temps-là, vous préparerez les pupitres.

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS, à part.

J'ai demandé un piston extra... pourquoi ai-je demandé un piston extra?.. étrange, ce Trouillabert!.. mon autre moi-même...

Il sort.

SCÈNE VIII

LE CHEVALIER, puis ADRIEN.

LE CHEVALIER, seul.

Vous ne m'avez pas reconnu, marquis, je suis plus malin que vous!.. et je ne vous perds pas de vue.

ADRIEN, entrant.

Là, merci. Une chambre au cinquième, c'est un peu haut! mais avec l'ascenseur, et puis pour changer de toilette!

LE CHEVALIER, à part.

C'est lui! c'est le marié! ma postérité.

ADRIEN.

Ah! Monsieur le musicien! vous allez bientôt nous faire danser, n'est-ce pas? (A part, tirant sa montre.) Neuf heures et demie, et nous partons à dix heures.

LE CHEVALIER, à part, avec émotion.

C'est le fils de mes fils, la progéniture de mes progénitures! Je ressens une émotion douce et paternelle à la fois (Haut.) Vous épousez une bien charmante personne, Monsieur.

ADRIEN.

Ah! vous l'avez vue?

LE CHEVALIER.

Oui, pardonnez à l'audace d'un vieux piston, mais j'aime les jeunes gens! Vous serez heureux en ménage, c'est moi qui vous le dis.

ADRIEN.

Je ne demande pas mieux; d'abord, nous ferons tout ce qu'il faut pour ça.

LE CHEVALIER.

C'est la première fois que vous vous mariez?

ADRIEN, *vant.*

Naturellement.... Est-ce que j'ai l'air d'un vieux veuf qui redouble ?

LE CHEVALIER.

Veillez bien sur votre petite femme... les jeunes et jolies femmes sont exposées à bien des tentations !

ADRIEN.

Oh! ça, oui!

LE CHEVALIER.

Ça vous ennuirait si un autre se faisait aimer de votre épouse?

ADRIEN.

Mais dame! (*A part.*) Il est fou, ce piston.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oh! oui, à sa vue, je ressens une émotion douce et paternelle à la fois (*haut.*) Jeune homme! vous avez ici des gens de votre famille?

ADRIEN.

Non! je n'ai plus de famille! Ou plutôt, je n'en ai jamais en!

LE CHEVALIER.

Mais vous l'aimez tout de même, n'est-ce pas? Vous aimez tout de même vos ancêtres!

ADRIEN.

Je crois bien.

COUPLET.

Je n'ai jamais connu ma mère,
 Je n'ai jamais vu mon papa,
 Le vieil oncle qui m'éleva
 N'a jamais frappé ma paupière;
 Il m'écrivait... par ci... par là...
 Mes quatre tantes d'Angoulême
 Ne m'ont jamais ouvert leurs seins.
 C'est comme mes vingt-sept cousins,
 Moins je les vois, plus je les aime !
 Si l'on était seul ici-bas,
 La vie aurait bien peu d'appas
 Et ne serait qu'une vétille,
 Rien n'est doux comme la famille
 Que l'on ne connaît pas !

LE CHEVALIER, à part.

Ah ! il me remue.... il m'émeut ! cachons-lui mon trouble !

Il donne une note de piston.

ADRIEN.

Tiens ! vous avez là une jolie note !

LE CHEVALIER.

C'est celle du cœur ! jeune homme. Pardonnez à l'audace d'un vieux piston, mais je vais vous demander de me faire un plaisir....

ADRIEN.

Lequel ?

LE CHEVALIER.

Je vous demande la permission de vous embrasser !

ADRIEN.

Moi !

LE CHEVALIER.

Oui! quand je dois jouer longtemps dans une noce, ça me porte bonheur d'embrasser le marié.

ADRIEN.

Est-il farce! ma foi, j'ai déjà été tant embrassé par mes invités dans la journée.... un de plus ou de moins!

LE CHEVALIER, l'embrassant, à part.

Ah! ma descendance! — Ça me remue trop.... cachons-lui mes larmes!

Il donne une note.

ADRIEN, à part.

Décidément, il aime cette note-là....

SCÈNE IX

LES MÊMES, TOUTE LA NOCE, LE MARQUIS, suivi de ses musiciens, qui montent sur l'estrade.

TOUS et les CHŒURS.

Après ce diner copieux
 Pour que ça passe et que ça glisse,
 Dansons, prenons de l'exercice,
 C'est ce qu'on peut prendre de mieux.

ANGÈLE.

Ah! enfin! on va danser!

MADAME VERDURETTE.

Invitez vos dames.

LE MARQUIS, s'approchant d'Angèle.

Vous savez ce que je vous ai dit!.. faites-moi signe, et à l'instant même le grand seigneur!..

Il disparaît.

ANGÈLE.

Oui, oui. (A part.) Je vais finir par le dire à Adrien!

Le marquis monte sur l'estrade. Le chevalier a pris également sa place. Le quadrille d'honneur se forme. A droite, Adrien et Angèle ayant pour vis-à-vis Oscar et madame Verdurette. Face au public. Un invité et une demoiselle d'honneur faisant vis-à-vis à Boulinois et une invitée. D'autres quadrilles se forment dans le fond. Tout en conduisant d'une façon comique, le marquis fait des signes à Angèle.

ADRIEN, après la première figure et pendant que la danse continue.

Et maintenant, nous avons fait notre devoir, ne perdons plus de temps. Le train part dans une demi-heure.

ANGÈLE.

Alors, je m'en vais sans en avoir l'air.

ADRIEN.

Si tu veux!

ANGÈLE.

Tu dis... au cinquième étage!

ADRIEN.

Oui, au-dessus de l'entresol, et reviens vite.

ANGÈLE.

Mais, je vais me perdre dans ces grands escaliers...

ADRIEN.

Il y a un moyen bien simple, prends l'ascenseur...

LE MARQUIS, paraissant près d'eux en gardien d'ascenseur.
Le gardien de l'ascenseur, présent !

ADRIEN.

Il arrive bien... Mon ami, je vous confie ma femme...

LE MARQUIS.

Soyez tranquille, elle est en bonnes mains.

ANGÈLE, tendrement.

A tout à l'heure!

LE MARQUIS, l'entraînant.

Enfin, ça y est!

LE CHEVALIER, regardant le chef d'orchestre.

Sapristil ce n'est plus le marquis, où est-il donc?

TOUS.

Le galop final!

ADRIEN, qui a suivi Angèle des yeux.

Attendez-moi! J'en suis!

Il empoigne une danseuse par la taille et se lance dans la foule des danseurs. Le chevalier cherche des yeux le marquis.

Changement

TROISIÈME TABLEAU

L'INTÉRIEUR DE L'ASCENSEUR.

Au changement, le théâtre représente la cage de l'escalier du Grand-Hôtel.
L'ascenseur monte du dessous, contenant Angèle et le marquis et s'arrête au niveau
de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

ANGÈLE, LE MARQUIS.

ANGÈLE, assise.

Alors, nous montons ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, nous voici arrivés au premier étage.

ANGÈLE.

Je suis tout étourdie. C'est la première fois que je monte dans un ascenseur.

LE MARQUIS, ouvrant la porte.

Eh bien! reposez-vous un instant sur le palier.

ANGÈLE, sortant de l'ascenseur.

Volontiers! c'est vrai, je ne sais plus où j'en suis... Je n'étais jamais entrée là-dedans.

I

Je suis surprise, émerveillée,
Et je tremble malgré cela ;
Ça m'avait d'abord effrayée ;
Maintenant, de là jusque-là,
Je me sens toute chatouillée ;
Monsieur l'employé, quel effet
Ça me fait.

Vrai, je ne me rends pas compte
De ce qui me serre le cœur,
Je ris... je m'amuse... et j'ai peur...
Ah! ça fait drôle quand ça monte!

II

Figurez-vous, ça me rappelle
Le premier jour où mon mari
M'a dit tout bas : vous êtes belle !
Quelques frissons... un petit cri...
Et puis une langueur mortelle.
Monsieur l'employé, quel effet
Ça vous fait.

On rougit... Est-ce de honte,
De plaisir ou bien de frayeur ?
Non... c'est l'amour qui monte au cœur,
Et ça fait drôle quand ça monte!

LE MARQUIS, à part.

Qu'elle est jolie ainsi !... Je regrette Fragonard. Je lui aurais commandé son portrait !

ANGÈLE.

Eh bien !... Nous ne continuons plus notre route ?

LE MARQUIS.

Attendez encore un instant. D'ailleurs, j'ai quelque chose à vous dire.

ANGÈLE.

C'est que je suis pressée.

LE MARQUIS.

Ça ne fait rien. Et puis ma mécanique est détraquée.

ANGÈLE, se levant.

Ah ! mon Dieu ! Est-ce qu'il y a du danger ?

LE MARQUIS, à part.

Une séduction dans un ascenseur ! Richelieu a oublié celle-là (Haut, reprenant sa voix naturelle.) Du danger ? Pour vous, non... pour moi... oui !

ANGÈLE.

Je ne comprends pas.

LE MARQUIS.

Croyez-vous donc qu'on puisse être impunément enfermé dans un ascenseur, avec une jeune personne aussi idéale... ?

ANGÈLE.

Qu'est-ce qui lui prend ?

LE MARQUIS.

J'ai monté bien des voyageurs... mais je n'ai jamais senti auprès d'eux ce que je ressens auprès de vous.

ANGÈLE.

Monsieur, je vous prie de vous taire... et de faire votre métier.

LE MARQUIS.

Mon métier, ange adorable ! mais je le fais en te disant que j'éprouve pour toi une de ces passions dont la Régence n'a pas emporté le secret dans la tombe.

ANGÈLE.

Monsieur, je veux monter.

LE MARQUIS.

Tu ne monteras pas... C'est moi qui me monte !

ANGÈLE.

Monsieur, je vais appeler.

LE MARQUIS.

Appelle si tu veux... On ne t'entendra pas.

Il lui prend la taille.

ANGÈLE.

A moi ! A moi !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER entre dans l'ascenseur par une trappe anglaise, assis sur la banquette. Il est costumé en voyageur belge.

Eh bien, monsieur l'employé, pourquoi est-ce que votre mécanique elle ne monte plus ! (A part.) Je continue à veiller !

ANGÈLE, échappant au marquis.

Quelqu'un... sauvée !

LE MARQUIS, abasourdi.

D'où diable sort-il, celui-là ?

LE CHEVALIER.

Comment d'où je sors ! mais je ne sors de nulle part... Je suis monté avec vous ! Je veux monter encore plus haut !

LE MARQUIS.

Comment êtes-vous arrivé ici ? vous !

LE CHEVALIER.

Par la gare du Nord.

LE MARQUIS.

Je vous demande comment vous êtes entré dans l'ascenseur ?

LE CHEVALIER.

Mais par la porte, au moment où vous avez dit : les voyageurs pour les étages supérieurs !

LE MARQUIS.

Ah bah !

LE CHEVALIER.

Je demeure au rez-de-chaussée, pas vrai ; mais ça ne fait rien ! C'est une idée à moi... Je suis monté sur tout ce qu'on pouvait monter... Je suis monté sur le Mont-Blanc, je suis monté sur le Righi, je suis monté sur les pyramides, je suis monté sur les tours Notre-Dame... et sur les tours de Sainte-Gudule... mais je ne suis jamais monté sur l'ascenseur du Grand-Hôtel... et je veux... pour ma collection...

ANGÈLE.

Oh ! oui, Monsieur, ne me quittez pas !

LE CHEVALIER.

Allons, rentrez dans votre mécanique, monsieur l'employé.

LE MARQUIS.

D'abord elle est cassée, ma mécanique.

LE CHEVALIER.

Attends, je vais voir ! Venez, Mademoiselle, je vais vous faire monter... ça me connaît, c'est moi le fabricant d'ascenseurs à Bruxelles.

Il fait entrer Angèle dans l'ascenseur.

LE MARQUIS, entrant dans l'ascenseur à son tour.

Je vous défends de toucher à mes cordes ! mes cordes, c'est mes galons à moi !

LE CHEVALIER.

Alors, je vais te cogner.

ANGÈLE.

Ah ! mon Dieu ! ils vont se battre... Au secours... au secours !

LE MARQUIS.

Ne criez pas !

LE CHEVALIER.

Si, criez... criez ! Mademoiselle !

ANGÈLE.

Adrien ! Adrien ! (Elle tombe évanouie.)

LE MARQUIS.

Ah! tu veux monter?

LE CHEVALIER.

Oui, je veux monter et ce n'est pas toi qui m'en empêcheras.

LE MARQUIS.

Nous verrons bien. (Il fait un signe, le chevalier disparaît.) Tâche de nous rattraper... Ne craignez rien, Madame.

Changement.

QUATRIÈME TABLEAU

L'ASCENSEUR SE TRANSFORME EN BALLON.

La cage de l'escalier s'écarte et laisse voir les nuages et, plus bas, une vue de Paris, illuminé. Le ballon s'élève de terre, emportant le marquis debout et Angèle évanouie. Sous le ballon est accroché un trapèze.

LE MARQUIS.

Excelsior! Excelsior!

LE CHEVALIER, costumé en gymnaste et faisant des tours gracieux sur le trapèze.

Je ne les quitte pas!

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

UN CABINET DE RESTAURANT.

SCÈNE PREMIÈRE

Àu lever du rideau, les garçons sont rangés en ligne.

LES GARÇONS.

CHŒUR.

De restaurant nous sommes les garçons,
Connus par nos bonnes façons,
Pour notre respect du mystère.

Dans une maison
De premier ordre, il est très nécessaire
D'agir avec mystère
Pour être garçon.

Pour servir le beefsteck
Et le curaçao sec
Et la pomme de terre;
Pour offrir le canard,

L'artichaud, le homard
Et le veau jardinière,

Ils lèvent leurs serviettes qu'ils tiennent dans la main droite.

Et le veau jardinière !
Dans une maison
De premier ordre, il est très nécessaire
D'agir avec mystère,
Pour être garçon !

SCÈNE II

LES MÊMES, ADRIEN

ADRIEN, entrant, essouffé.

Enfin ! voici du monde... Garçon !

PREMIER GARÇON.

Que faut-il servir à Monsieur ?

ADRIEN.

Une mariée ! Vous devez avoir ici une mariée... jeune...
jolie... dix-huit ans... les yeux noirs... avec de la fleur
d'oranger...

LE GARÇON.

Non, Monsieur... Mais si Monsieur veut consulter la
carte ?

ADRIEN, se promenant févreusement.

Je ne me suis pourtant pas trompé !... (Revenant au garçon.) Ce qui m'arrive est épouvantable !... Je me suis marié ce matin... Vous n'êtes pas marié... ça viendra... Enfin, le soir arrive... après un bon dîner, nous dansons un quadrille, puis, comme je ne tenais pas à manquer le train, je dis à ma femme : Prends l'ascenseur ! (Coup de sonnette. Le garçon sort précipitamment. Adrien reste un moment étonné, puis il comprend et dit :) Ah ! oui !... (S'adressant à un autre garçon.) Je me dis : Pour passer une robe, il lui faut dix minutes... mettons un quart d'heure... J'attends vingt minutes... vingt-cinq minutes... personne... alors, je me décide à monter au cinquième... (Coup de sonnette. Le garçon sort.) Ah ! oui !... (Au troisième garçon.) Personne, personne non plus... Je m'informe... on n'avait pas vu ma femme... Il y avait de quoi s'inquiéter... je cours partout... je bouleverse tout... aucun indice !... Affolé, je sors sur le boulevard... Là, je trouve un commissionnaire... « Bourgeois, me dit ce médaillé, si c'est une mariée que vous cherchez, je viens d'en voir entrer une dans le rechartant qui fait le coin de la rue Drouot... » (Nombrax coups de sonnette, tous les garçons qui sont restés au fond sortent de tous les côtés à la fois.) Je vois que la maison fait beaucoup d'affaires !... (Au garçon.) Ma femme dans un restaurant... Vous pensez si je bondis... j'allais m'élançer, mais le commissionnaire : « Et le pourboire ? » Voilà cent sous ! — « Non, j'ai une grache à vous demander ! » — Faites vite ! — « Laichez-moi vous embrassa ! » Qu'est-ce que vous auriez fait, à ma place ?... (Coup de sonnette. Le garçon veut s'en aller, mais Adrien le retient solidement par le bras.) Ah ! non, ne vous en allez pas, je n'ai plus que vous... Ma foi, je me suis laiché embrassa... ça fait la seconde fois depuis ce soir... et je n'ai fait qu'un bond jusqu'ici... Maintenant, vous êtes au courant... où est ma femme ? Une mariée avec de la fleur d'oranger.

LE GARÇON.

Nous n'avons pas ça... Mais si Monsieur veut consulter le menu ?

ADRIEN.

Fiche-moi la paix, avec ton menu!... Ton patron!... Où est ton patron?...

LE GARÇON.

A cette heure-ci, il est à son cercle!

ADRIEN.

Ton patron!... C'est lui qui est responsable!

Il lui sante à la gorge.

LE GARÇON.

Puisque je vous dis qu'il n'est pas là!

LE MARQUIS, *entrant.*

Qui est-ce qui prétend qu'il n'est pas là? Voyons, voyons, voyons!.. Monsieur désire?...

SCÈNE III

ADRIEN, LE MARQUIS, LE GARÇON.

Le marquis est en patron de restaurant élégant, la serviette sous le bras.

ADRIEN.

Ah! vous êtes le patron? Ma femme, Monsieur, rendez-moi ma femme!... Si c'est une farce qu'on nous a faite

pour nous empêcher de partir, elle est drôle... mais elle a assez duré... Ma femme, Monsieur, ma femme!

LE MARQUIS.

Désolé, Monsieur, désolé... mais la dernière mariée que nous avons eue ici remonte au moins à treize mois... Vous ne confondriez pas avec un ingénieur des ponts et chaussées? J'ai justement un diner d'ingénieurs!

ADRIEN.

Ah! c'est comme ça!... Comment vous appelez-vous?

LE MARQUIS.

Tony!

ADRIEN.

Eh bien! vous avez tort, Tony... Je vais aller chercher l'autorité et faire fouiller toute la maison!

LE MARQUIS.

Inutile, Monsieur, inutile!.. (Au garçon qui est resté au fond.)
Gaëtan!

LE GARÇON.

Patron?

LE MARQUIS.

Conduisez Monsieur partout... dans les salles communes, dans les cuisines et dans tous les cabinets... dans tous!..

ADRIEN.

Oui... et je vous jure bien que je la retrouverai... quand je devrais démolir la maison!.. Allons, Gaëtan!..

• Ils sortent en courant.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, puis ANGÈLE, puis LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, après avoir fermé la porte.

J'ai joliment bien fait de la fourrer dans le piano!..
(Il fait un signe, le piano s'ouvre et laisse voir Angèle toujours évanouie et toujours en mariée.) Là... maintenant, il n'y a plus qu'à la réveiller!

Il frotte l'anneau. Angèle se soulève doucement et regarde autour d'elle.

ANGÈLE.

Laissez-moi... J'ai peur... Au secours!.. Je... Tiens!
c'est fini!.. J'ai donc fait un mauvais rêve?..

LE MARQUIS.

Il faut le croire, Madame, car vous étiez bien agitée!..

ANGÈLE.

Où suis-je!.. Qui êtes-vous?

LE MARQUIS.

Vous êtes chez moi... et j'ai eu le bonheur de vous rendre un léger service... A la suite d'un accident, on vous a transportée ici... et je veille sur vous!..

ANGÈLE.

Un accident?.. L'ascenseur a cassé... j'en étais sûre!..
Et mon mari?

LE MARQUIS.

Il va venir... On a été le prévenir !

ANGÈLE.

Ah! tant mieux!.. Je puis respirer... toutes ces émo-
tions...

LE MARQUIS.

Vous êtes troublée... je le conçois... Voulez-vous
prendre quelque chose?

ANGÈLE.

Ma foi, je ne demande pas mieux!

Le marquis sonne. Le chevalier paraît en sommelier.

LE MARQUIS.

Vous allez être servie à l'instant!.. Sommelier... notre
meilleur madère!

Le chevalier sort.

ANGÈLE.

Oh! Monsieur... que de reconnaissance je vous dois!..
Mais Adrien vous remerciera!

LE CHEVALIER, *rentrant, une bouteille de Madère et un verre sur un
plateau.*

Le meilleur madère demandé!.. Année de la comète!..
clos de la Fidélité!.. (En posant le plateau sur la table, et à l'oreille
d'Angèle.) Méfiez-vous!..

ANGÈLE.

Quoi?..

LE MARQUIS, *se retournant.*

Vous dites?

LE CHEVALIER.

Rien!..

Il sort en faisant des gestes qu'Angèle ne comprend pas.

LE MARQUIS.

Allez, sommélier!

SCÈNE V

LE MARQUIS, ANGÈLE.

LE MARQUIS.

Voulez-vous que je sois votre échanton?

ANGÈLE.

Certainement!.. Décidément, vous êtes bien aimable!..
Qui êtes-vous donc?

LE MARQUIS.

Je suis le patron de cet établissement... je m'appelle
Tony!

ANGÈLE.

Oh! pour un patron, vous êtes joliment bien élevé!..

LE MARQUIS.

Trois marches à monter, seulement! (A part.) Allons! le
temps passe... il n'y a plus un moment à perdre!.. A
moi les grands moyens Louis XV... (Il frotte son anneau en
étendant la main sur le verre de madère.) Buvez!

ANGÈLE.

Je bois!

LE MARQUIS, à part.

Et maintenant, nous allons bien voir!..

Angèle boit. Coup de tam-tam.

ANGÈLE, se levant brusquement.

Tiens!.. où suis-je donc?.. Oh! ce madère... il m'a fait un drôle d'effet!..

LE MARQUIS.

Ça y est!..

ANGÈLE, comme dans un rêve.

Mais oui, je m'y reconnais... c'est chez nous, nous sommes chez nous... dans notre chambre nuptiale!.. Enfin!.. Oh! que c'est gentil d'y être arrivée si vite!.. (Apercevant le marquis.) Et Adrien, mon mari!.. (Baissant les yeux.) Adrien, je ne vous savais pas là!..

LE MARQUIS, à part.

Ce n'est pas plus malin que ça!.. Sous Louis XV, on appelait ça de la suggestion hypnotique!.. (Haut.) Oui, Angèle, je suis ton Adrien... Je ne te fais pas peur?

ANGÈLE.

Un peu... parce que je me croyais toute seule... Mais ne vous en allez pas... Je sais bien que vous avez le droit de rester ici... d'abord, ma tante me l'a dit... aujourd'hui... dans un petit coin. Elles sont drôles, les tantes... Elles s'imaginent que les jeunes filles ne savent absolument rien de rien! Évidemment, je n'ai pas la prétention de... (Geste du marquis.) Qu'est-ce que vous voulez?.. Ah! mon Dieu! j'ai compris!

DUO.

ANGÈLE.

Vous désirez que j'abandonne
Cette fleur d'oranger? Je dois vous obéir...

Elle se décoliffe.

Tenez, voici ma couronne...

Gardez-la comme un souvenir !...

Geste du marquis.

Ce n'est pas tout?... Quoi?... Je suis prêts.

Geste.

Mon corsage? Oh! non... si, vraiment?
Le fait est qu'il fait chaud dans cet appartement...

Elle se dégrafe.

J'obéis... mais tournez la tête!

LE MARQUIS, à part.

C'est un Watteau! c'est un Boucher!

ANGÈLE, sur un geste du marquis.

Là!... Maintenant, il faut me rapprocher?

Je vais m'asseoir sur cette chaise!

Elle s'assied près de lui. — Geste.

Je suis encor trop loin de vous?

Ici?...
Geste.

Non! Mais sur vos genoux?....

Je n'oserai jamais...
Geste.

A moins que ça vous plaise?

Faire ce qui vous plaît m'est doux!

Elle s'assied sur ses genoux.

LE MARQUIS.

Alors, sur cette blanche épaule,

Que ma main caresse et frôle,

Je demande à déposer

Un baiser!

ANGÈLE, se levant.

Un baiser ? (bis.)

Un baiser, là, sur mon épaule ?
 C'est toujours très grave, un baiser,
 Mais vous êtes dans votre rôle,
 Et moi, je ne puis refuser !
 A quoi bon, des cris ou des larmes ?
 Je n'ignore pas que la loi
 Vous a donné tous les droits contre moi,
 Même celui d'appeler les gendarmes !
 Par là, puisqu'il faut en passer,
 J'obéirai sans singerie,
 Et vous permets de m'embrasser,
 Je vous permets de m'embrasser,
 Par peur de la gendarmerie !

LE MARQUIS.

O candeur, aimable abandon !
 Elle est à moi !...

Il veut l'embrasser et s'arrête.

Tiens ! qu'est-ce que j'ai donc ?

ANGÈLE.

Eh bien ?

LE MARQUIS, troublé.

...Un instant, de grâce !

ANGÈLE.

J'attends toujours que l'on m'embrasse !
 Ça demande-t-il tant d'effort ?...

LE MARQUIS, après une nouvelle tentative inutile.

Ah! c'est trop fort!

A part.

Triple idiot! triple ladre!

Décevante difficulté,

Voilà ce que c'est que d'être resté

Cent vingt-cinq ans dans un cadre!

ANGÈLE, impatiente.

J'attends toujours, c'est agaçant.

LE MARQUIS.

Ah! sapristi! que c'est vexant!

Allons!...

ANGÈLE.

Voyons!...

LE MARQUIS.

Par la mordieu,

Soutiens-moi, rêve de vengeance,

A moi, Lauzun et Richelieu!

A moi, roués de la régence!

Tentative inutile.

Non, je manque, certainement

D'entraînement!

ANGÈLE, furieuse.

J'enrage!

LE CHEVALIER, pareissant dans une horloge.

Elle est bien bonne!

Quelle figure bouffonne!

Bravo, marquis, bravo, mon vieux!

Je ne pouvais espérer mieux!

ANGÈLE, pleurant.

Vous ne m'aimez plus, c'est atroce!

LE CHATEAU DE TIRE-LARIGOT

LE CHEVALIER, riant.

Ah ! la charmante nuit de nocce !

LE MARQUIS, enéanti.

Désespoirs superflus !

ANGÈLE.

Mon Adrien ne m'aime plus !

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Quel horrible mécompte !
 Et quel affront,
 Le rouge de la honte
 Me monte au front.

ANGÈLE.

Ah ! quel triste mécompte !
 Et quel affront,
 Le rouge de la honte
 Lui monte au front.

LE CHEVALIER.

Ah ! l'amusant mécompte !
 Le bel affront !
 Le rouge de la honte
 Lui monte au front !

ANGÈLE.

Oh ! c'est affreux ! c'est indigne !... Je me plaindrai à
 ma tante !

Elle se sauve dans un cabinet voisin.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, en rage, après le duo.

Eh bien ! je n'avais pas prévu celle-là... c'est évident...
Quand on n'est pas plus tôt resté cent vingt-cinq ans
dans un cadre... Ah ! j'ai bien changé !...

LE CHEVALIER, entrant brusquement, il porte un superbe buisson
d'écrevisses sur un plat.

Le buisson d'écrevisses... c'est pour Monsieur ?

LE MARQUIS, exaspéré, à part.

Il tombe bien, celui-là !... (Haut.) Veux-tu me fiche la
paix, animal !

LE CHEVALIER, goguenard.

Monsieur n'a pas l'air content... Monsieur veut-il un
cordial?... quelque chose qui donne du ton ?

LE MARQUIS.

Vas-tu me laisser tranquille ?

LE CHEVALIER.

Monsieur veut-il que je lui prête quelques bons livres
naturalistes ? ça change quelquefois le cours des esprits !

LE MARQUIS, menaçant.

Va-t-en, ou sinon !...

LE CHEVALIER.

On s'en va ! on s'en va !... (A part.) Et le combat finit
faute de combattants !

Il sort en se frottant les mains.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, puis OSCAR.

LE MARQUIS.

Sapristi de sapristi !... Au moment de triompher, me
voir arrêter par une circonstance... indépendante de ma
volonté !... Si on racontait ça à madame de Pompadour !
Et ma vengeance qui m'échappe !... Il n'y a pas à dire...
elle m'échappe !... Mais non... je n'en aurai pas le
démenti... et, quand je devrais... Mais oui... que le
mari soit trompé par moi ou par un autre... Mais com-
ment trouver instantanément ?...

OSCAR, à la cantonade.

C'est insupportable !... Je vous dis que je veux parler
au patron !

LE MARQUIS.

Du bruit !... (Remontant.) Qu'est-ce donc ?

OSCAR, entrant brusquement.

Le voilà, le patron !... Eh bien ! pour un restaurant
bien tenu, voilà un restaurant bien tenu !... Comment !

je viens moi-même ce matin, commander vingt-cinq pâtés de foie gras pour le bal de madame de Bottenblanc, et on n'a encore rien reçu à cette heure!... J'ai pourtant fait inscrire la commande... Vicomte Oscar de la Pintade.

LE MARQUIS.

Oscar de la Pin...

OSCAR.

... tade!

LE MARQUIS, à part.

Mais oui... voilà le vengeur tout trouvé... C'est Alcofribas qui me l'envoie... (Haut.) Jeune homme... un mot!.. Vous l'aimez!

OSCAR.

Qui ça...

LE MARQUIS.

La petite à la noce de laquelle vous étiez ce soir!.. Allons, ne dites pas non!.. Vous lui faites la cour!.. Elle me l'a avoué!..

OSCAR.

Elle!..

LE MARQUIS, montrant la porte du cabinet où est Angèle.

Oui, elle est là... perdue... égarée... Son mari court après elle et ignore encore où elle est!.. Jamais vous n'aurez une meilleure occasion!

OSCAR.

Qu'est-ce que vous me dites?.. Qu'est-ce que vous me dites?

LE MARQUIS, frappant dans ses mains.

Tenez!.. Voyez plutôt!..

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANGÈLE.

ANGÈLE, sortant du cabinet de gauche.

Ah ! Monsieur Oscar !.. C'est mon mari qui vous envoie me chercher, sans doute !.. Quel bonheur !..

OSCAR, ahuri.

Hein !.. oui !.. c'est votre mari... (A part.) Si je comprends une virgule !

ANGÈLE.

Venez !.. venez vite, alors !.. Ramenez-moi auprès de lui.

OSCAR.

Oui, oui !..

Angèle va reprendre sa couronne et son voile qu'elle remet au fond.

LE MARQUIS, bas, à Oscar.

Seulement, vous savez... elle n'est pas autrement commode !

OSCAR.

Je m'explique ça... Et, le soir même de ses noces !..

LE MARQUIS.

Il faudrait employer des moyens...

OSCAR.

De séduction ?.. Je l'emène au bal d'Agathe... Des fleurs, des parfums... du champagne... des bons exemples ! Elle ne résistera pas !

LE MARQUIS.

Parfait !.. Emmenez-la !.. (A part.) Du reste, je serai là !

ANGÈLE.

Là... je suis prête !.. Maintenant, venez vite !..

Elle prend le bras d'Oscar.

OSCAR.

Je ne perds pas une minute !.. D'ailleurs j'ai une voiture !

LE MARQUIS, à Oscar.

Où demeure cette dame ?

OSCAR.

Six, rue du Coq !..

LE MARQUIS.

Vous dites ?..

OSCAR.

Rue du Coq !..

LE MARQUIS, l'interrompant.

C'est bien !

ANGÈLE.

Partons !... partons !..

LE MARQUIS, à part.

J'espère qu'au moins celui-là n'a jamais été encadré.

ANGÈLE.

Le hasard qui me persécute,
M'éloignait d'un époux chéri;
Ne perdons pas une minute,
Allons retrouver mon mari!....

OSCAR.

Il vous attend, soyez-en bien certaine.

ANGÈLE.

Je n'aurais pu voir sans peine
Qu'Adrien s'inquiétât!

LE MARQUIS.

C'est sa femme qu'on lui ramène,
Elle est dans un parfait état!

ENSEMBLE.

ANGÈLE.

Le hasard qui me persécute,
M'éloignait d'un époux chéri;
Ne perdons pas une minute,
Allons retrouver mon mari.

LE MARQUIS et OSCAR.

Le hasard qui vous persécute,
Vous privait d'un époux chéri;
Ne { perdons } pas une minute,
 { perdez }
Allons } trouver votre mari.
Allez }

Angèle sort au bras d'Oscar avec le marquis.

SCÈNE IX

LE CHEVALIER, ADRIEN.

LE CHEVALIER, entrant par la gauche.

Hein ! où les conduit-il ? Je croyais le danger passé, mais ce vieux malin de marquis est capable d'avoir inventé quelque manigance.

ADRIEN, à la cantonade.

J'entrerai.... Je vous dis que j'entrerai!....

LE CHEVALIER.

La voix de ma progéniture !

ADRIEN, il entre en bousculant les garçons.

On s'est moqué de moi !... Elle est ici... J'ai rencontré un gardien de la paix qui m'a dit qu'elle était ici !...

LE CHEVALIER, à part.

Il ne m'a pas reconnu !.... (Haut). Elle y était..., mais elle n'y est plus !

ADRIEN.

Vous savez ?

LE CHEVALIER.

Je sais tout... Votre femme vient de partir..., mais nous la retrouverons !

ADRIEN.

Courons, alors !

LE CHEVALIER.

Je vous conduis !...

ADRIEN.

Ah ! c'est bien, ce que vous faites-là !... Vous êtes bon, vous.... Je vous donnerai un pourboire...

LE CHEVALIER, s'arrêtant, ému.

Un pourboire ! Eh bien ! j'aime autant le toucher tout de suite... Seulement vous n'allez pas vouloir !...

ADRIEN.

Dites vite !

LE CHEVALIER.

Je voudrais vous embrasser !

ADRIEN.

Encore !... Flûte !...

Il sort.

LE CHEVALIER, le suivant.

Ah ! ma descendance... ma descendance... ma postérité !
Oh ! mon sang ! mon sang !

Il sort.

Changement.

SIXIÈME TABLEAU

LE BAL DE MADAME DE BUTTENBLANC.

Un splendide salon très éclairé. Des fleurs partout. Chaises, canapé, table de jeu.
Au fond, une glace sans tain, laissant voir une serre garnie de plantes rares et
illuminée par des lanternes japonaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMESTIQUES, achevant de ranger et d'allumer.

CHŒUR.

Pour le bal qui se prépare,
Achevons de tout ranger,
Dans une fête aussi rare
Il ne faut rien négliger !

SCÈNE II

AGATHE DE BUTTENBLANC, en Pierrette rose, puis
BOULINOIS.

AGATHE.

Me voilà prêt!.. Allons! tout sera terminé à l'heure dite!.. Je suis contente, très contente. On dit que je suis la femme qui reçoit le mieux de tout Paris et je tiens à ma réputation.

ROSALIE.

Madame!

AGATHE.

Qu'est-ce? Déjà quelqu'un?

ROSALIE.

Non, Madame, c'est la note du fleuriste.

AGATHE.

Combien?

ROSALIE.

Deux mille francs!

AGATHE.

Eh bien! vous me donnerez ça tout à l'heure, vous voyez bien que je suis seule! (Rosalie sort. Baptiste entre avec une lettre sur

un plateau.) Une lettre, très pressée... Voyons!.. (Elle ouvre la lettre.) Ah! c'est du petit Baron!.. (Lisant.) « Ma chère » amie, suivant votre désir, j'ai vu le Grand-Duc. Son » Altesse ne pourra assister à votre bal; mais, comme elle » désire vivement visiter votre hôtel, dont je lui ai beau- » coup parlé, elle me charge de vous prévenir qu'elle se » présentera chez vous de bonne heure et enveloppée dans » un incognito qu'elle vous prie de respecter... » Son Altesse le Grand-Duc de Carafonstein chez moi!.. quel honneur!.. Je ne le connais pas, mais on dit que c'est un prince si distingué, si original!.. L'année dernière, à Nice, il était fou d'une de mes amies, et, ne sachant comment lui prouver sa reconnaissance, il lui a donné une rampe d'escalier en or!.. (A Baptiste.) Il viendra tout à l'heure un jeune homme... qui ne dira pas son nom... Vous le recevrez avec le plus grand respect et vous me préviendrez tout de suite. (Le domestique salue et sort. Boulinois entre. Il est en habit blanc.) Ah! vous voilà enfin, Boulinois? Ah! parfait!

BOULINOIS.

C'est compris, hein? Je suis en retard. Excusez-moi, chère amie, j'ai envoyé chez le glacier.

AGATHE.

Bien! Bien! (Lui montrant la serrure.) C'est gentil, n'est-ce pas?

BOULINOIS.

Dites que c'est admirable!.. un goût... un luxe!.. Ah! on a bien raison de le dire, vous êtes la femme qui reçoit le mieux de tout Paris.

AGATHE.

C'est bon!.. C'est bon!.. Au lieu d'essayer de vous rendre agréable, vous feriez bien mieux de vous rendre

utile... C'est plus dans vos cordes!... Tenez, je parierais qu'on n'a pas mis le champagne à la cave!

BOULINOIS.

On peut demander.

AGATHE.

Non!.. non!.. Allez voir vous-même!...

BOULINOIS.

A la cave!

AGATHE.

Dame! à moins que ce ne soit moi!..

BOULINOIS.

Vous avez parfaitement raison! (A part.) Ah! oui, c'est la femme qui reçoit le plus... le mieux de tout Paris!..

Il sort.

SCÈNE III

AGATHE, puis OSCAR et ANGÈLE.

AGATHE.

J'aime autant qu'il ne soit pas là quand le prince arrivera!... (Voyant entrer Oscar.) Ah!.. c'est vous!.. Eh bien, les pâtés!...

OSCAR, en habit blanc.

Ils vont venir; mais il ne s'agit pas de cela pour le moment!..

AGATHE.

De quoi s'agit-il donc?

OSCAR.

D'un service!.. D'un grand service que vous pouvez me rendre. Figurez-vous une aventure délicieuse!.. la plus jolie petite femme!..

AGATHE.

Et c'est à moi que vous venez demander...

OSCAR.

Bah! il y a si longtemps!

AGATHE.

C'est vrai, c'était du temps d'Adolphe.

OSCAR.

Et de Lucien.

AGATHE.

Croyez-vous?

OSCAR.

J'en suis sûr... Enfin, puisque c'est fini, nous quatre...

AGATHE.

C'est juste!... Continuez.

OSCAR.

Voilà!.. Une ravissante petite femme... mariée de ce matin... Je l'ai enlevée!..

AGATHE.

Quel biceps!

OSCAR.

Je l'ai amenée ici en lui faisant croire qu'elle y retrouverait son mari. Elle m'attend dans le petit salon crème. Recevez-la... égayez-la, étourdissez-la, ne me trahissez pas surtout, et ma reconnaissance sera éternelle!..

AGATHE.

Eh bien! faites-la entrer!

OSCAR.

Ah! que vous êtes bonne!

Il lui baise la main.

AGATHE.

A quoi bon?... (Riant.) puisque c'est fini, nous cinq!..

OSCAR, à part.

Ah bah! (Courant à la porte; haut.) Venez, Madame, venez!..

ANGÈLE, entrant.

Ah! que c'est beau ici, que c'est beau!... (Apercevant Agathe et s'arrêtant interdite.) Madame.

AGATHE.

Approchez, mon enfant!... Je suis ravie de vous voir!... Votre mari m'a beaucoup parlé de vous!

ANGÈLE.

Ah! Madame! C'est donc bien vrai que vous connaissez mon mari?

AGATHE.

Sans doute! cet excellent!..

OSCAR, lui soufflant.

Bézuchard !

AGATHE.

Cet excellent Bézuchard est de mes bons amis !

ANGÈLE.

Et il va venir ?

AGATHE.

Assurément, ce cher Adolphe !

ANGÈLE, étonnée.

Adrien !

AGATHE.

C'est ce que je voulais dire !... ce cher Adrien !...
(Bas, à Oscar.) C'est vous qui m'avez parlé d'Adolphe !

ANGÈLE.

Et vous me permettez de l'attendre ?

AGATHE.

Je vous en prie... Seulement, vous ne pouvez garder cette robe et cette couronne !... J'attends quelques personnes, et, ce soir, l'uniforme est de rigueur.

ANGÈLE.

L'uniforme ?

OSCAR.

Tous les hommes en habits blancs et toutes les femmes en Pierrettes roses.

AGATHE.

Comme moi !

OSCAR.

Une idée charmante !

AGATHE.

J'ai là des costumes, et si vous me permettez de vous en offrir un !...

ANGÈLE.

Oh ! Madame !

OSCAR, à Angèle.

Acceptez !... Votre mari vous en voudrait beaucoup si vous n'acceptiez pas !

ANGÈLE.

Vous croyez?... Alors j'accepte !

AGATHE.

A la bonne heure !..., je vais donner des ordres. (Elle sonne, la femme de chambre paraît.)

OSCAR, à Agathe.

Comment reconnaitrai-je jamais ?

AGATHE, souriant.

Bah ! l'occasion se présente souvent quand on s'y attend le moins. (A Rosalie.) Conduisez Madame dans ma chambre et dites qu'on l'habille !...

ANGÈLE, à Oscar.

Mais dès qu'Adrien arrivera, on me prévendra tout de suite.

OSCAR.

Je le guetterai moi-même.

ANGÈLE.

Merci, oh ! merci !... Vous êtes gentil, vous !...

AGATHE, redescendant.

Allons, mon enfant !...

ANGÈLE.

Je suis prête, Madame (A part, en sortant.) C'est égal !... C'est une drôle de nuit de noces.

Elle sort à gauche suivie de Rosalie.

AGATHE, à Oscar qui veut la suivre.

Eh bien !... Eh bien !.. où allez-vous ?

OSCAR.

Mais !...

AGATHE.

Non ! J'ai besoin de vous ! Pendant que votre conquête s'habille, vous allez descendre et m'écrire des numéros pour le vestiaire.

OSCAR, désappointé.

Oh ! je n'ai rien à vous refuser !

ROSALIE, entrant.

Madame !

AGATHE.

Quoi ?

ROSALIE.

C'est la note du fleuriste.

AGATHE.

Plus tard... vous voyez bien que je ne suis pas seule...
Ah! non, Oscar, ça, je ne veux pas!

OSCAR.

Quoi donc ?

AGATHE.

Je vous ai très bien vu fouiller dans votre poche, et ça n'est pas parce que je viens d'avoir le plaisir de vous rendre un service !

OSCAR, à part.

Diable !... (Haut.) Combien ?

AGATHE, prend la note.

Cinq mille !...

OSCAR, à part.

Trop de fleurs !... Enfin !... (Il remet l'argent à Rosalie.)

AGATHE.

On n'est pas plus galant !... Vite maintenant, mes numéros !...

OSCAR.

J'y cours ! (A part.) Je regrette même de ne pas avoir couru plus tôt.

Il sort.

AGATHE.

M'en voilà débarrassée... Maintenant le Prince ne peut tarder à venir... je vais remettre un peu de rouge !. .
(En sortant à gauche.) une rampe en or !...

SCÈNE IV

ADRIEN, seul.

Il est en habit blanc. Il entre précédé de Baptiste qui marche à reculons, un candélabre à trois branches à la main et le salue trois fois avec le plus grand respect puis sort par le fond,

Le sommelier qui s'intéresse à moi m'a dit : « Mettez un habit noir blanc, c'est l'uniforme de rigueur, sans ça on ne vous laissera pas entrer. » Alors, je suis allé chez un loueur qui m'a prêté celui-là... Il est un peu étroit, mais il paraît qu'on les porte comme ça cette année.... Et on m'a laissé entrer, on m'a même très bien reçu.. Ce gros domestique surtout... Il est d'une politesse.... Voyons !.. Où suis-je ici ?.. Le sommelier qui s'intéresse à moi m'a dit encore : « Ne vous étonnez de rien, laissez dire et ne vous nommez pas... Si on devine pourquoi vous venez, tout est perdu !.. » Eh bien, puisque c'est nécessaire pour retrouver ma femme, je ne dirai rien, je serai malin, très malin ; seulement ça m'étonnera bien si je la retrouve ici, dans ce palais... Ça doit être la continuation de la farce, et pendant qu'on me fait courir, Angèle est peut-être bien tranquillement à m'attendre chez nous... Si j'y allais voir... Non, il faut d'abord que je sois sûr... Il n'y a donc personne ici ?.. (Voyant entrer Agathe.) Ah ! une dame !...

SCÈNE V

ADRIEN, AGATHE.

AGATHE, à part.

Une personne distinguée qui n'a pas voulu se nommer
(Haut, gracieusement.) Vous avez forcé ma porte, Monsieur !

ADRIEN.

Moi, Madame, c'est vrai, je l'ai forcée, c'est-à-dire sans
la forcer. (A part.) Il faudrait au moins donner un prétexte !
(Haut.) Voilà... J'avais depuis longtemps l'intention de
visiter vos merveilles (A part, regardant autour de lui.) c'est que
c'est joliment bien meublé ici !..

AGATHE, à part.

C'est lui !.. C'est le Grand-Duc !.. (Haut.) J'ai compris,
Monseigneur !..

ADRIEN.

Hein

AGATHE.

Et j'avais du reste donné l'ordre de respecter votre in-
cognito. Dois-je le respecter aussi, Monseigneur ?

ADRIEN, à part.

Pourquoi m'appelle-t-elle Monseigneur. (Haut.) Mais oui !.
Mais oui !.. (A part.) Le sommelier qui s'intéressé à moi
m'a recommandé de ne pas dire mon nom.

AGATHE.

Soit, Monsieur, je ne saurai rien !.. je ne dirai rien. Regardez, contemplez, vous êtes chez vous.

ADRIEN.

C'est ça... je regarde... je contemple... Ah oui vous devez avoir cher de loyer ici... Au moins dans les quinze cents.

AGATHE.

Il est spirituel — Vous êtes spirituel !... Ah ! on voit bien tout de suite à qui l'on a affaire !... malgré l'incognito, Monseigneur !..

ADRIEN, à part.

Pourquoi m'appelle-t-elle Monseigneur ! (Haut.) Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas tout à fait cela que je viens chercher chez vous !

AGATHE.

Quoi donc ?

ADRIEN.

Je cherche... (A part.) Elle a l'air bonne personne, j'aime mieux tout lui dire. (Haut.) Je cherche... une femme...

AGATHE, baissant les yeux.

Ah !...

ADRIEN.

Une femme que je voudrais retrouver !

AGATHE.

Vous la connaissez alors ?

ADRIEN.

Si je la connais ? Je crois bien, et depuis longtemps.

AGATHE.

Votre visite ce soir, chez moi, avant mon bal, ne serait donc qu'un prétexte...

ADRIEN.

Un prétexte ! vous l'avez dit !...

AGATHE.

Et cette femme vous plaît ?

ADRIEN.

Si elle me plaît !... Mais j'en suis fou, je l'adore !

AGATHE.

Ah ! (A part.) J'aurai ma rampe en or ! (Haut.) Je ne vous demande pas de me dire son nom, il est convenu que nous respecterons tous les incognitos !

ADRIEN.

Oui ! oui !

AGATHE.

Eh bien ! Monseigneur ! à mon tour ! Je vais vous dire une chose étrange, mais en me cachant ; vous me permettez de me cacher pour vous la dire !... (Elle tire son mouchoir et laisse tomber la note du fleuriste.)

ADRIEN.

Si ça vous fait plaisir ! (Ramassant la note.) Vous perdez quelque chose !

AGATHE.

Ah ! pardon... C'est la note de mon fleuriste ! Une misère ! dix mille francs !

ADRIEN, à part.

Sapristi, dix mille francs !... de fleurs, ça met cher les giroflées ! (Lui remettant la note.) Il ne faut pas perdre ça. Quand on ne retrouve plus sa note, les fournisseurs en profitent pour vous la doubler !

AGATHE, à part.

C'est trop peu de chose pour lui !... (Haut.) Vous excuseriez ce que je vais vous dire, Monseigneur !

ADRIEN.

Je crois bien, je crois bien !... (A part.) Nous perdons du temps avec tout ça, et elle ferait bien mieux de me rendre ma femme !...

AGATHE, se cochant la figure avec son mouchoir.

DUO.

Vous connaissez celle qui brûle
Pour vous d'un amour ridicule,
Eh ! bien, je la connais aussi.

ADRIEN.

Vous la connaissez ? Oh, merci !

AGATHE.

Je sais le secret de son âme,
Pouvait-elle cacher sa flamme
Pour le charmeur qui lui plaisait.

ADRIEN.

C'est de moi qu'elle vous causait.

AGATHE.

Et voici ce qu'elle disait :

ADRIEN.

Qu'est-ce qu'elle disait ?

RONDEAU.

AGATHE.

Elle disait : Celui que j'aime
 Est joli comme on ne l'est pas ;
 Et rien n'est égal ici-bas
 A sa distinction suprême.
 Il n'est pas d'homme, voyez-vous,
 Qui possède cette frimousse,
 Ce petit nez qui se retrousse
 Et dont les dieux seraient jaloux.
 Qu'il se taise ou bien qu'il bavarde,
 Nul n'a plus de charme et d'esprit.
 C'est en me parlant qu'il me prit,
 C'est sans rien dire qu'il me garde.
 Il est élégant, amoureux
 A vexer l'amour en personne.
 Il ne sait jamais ce qu'il donne,
 Tellement il est généreux.
 C'est le merle blanc, l'oiseau rare,
 Il a la vigueur, la santé,
 On dirait Apollon sculpté
 Dans un beau marbre de Carrare !
 Rien ne résiste à ses appas.
 Voilà pourquoi celui que j'aime
 Me parait d'une grâce extrême
 Et joli comme on ne l'est pas.

ADRIEN.

O joie énorme !

AGATHE.

O doux espoir !

} (Bis.)

ADRIEN.

L'éloignement ni la distance
Ne font rien contre la constance.

AGATHE.

On peut s'entendre sans se voir.

ADRIEN.

On peut s'entendre sans se voir,
La vie est comme un téléphone,
On attend aux deux bouts, avec émotion,
L'instant bienheureux où ça sonne !
Car c'est l'amour qui nous donne
La communication.

ENSEMBLE.

Alo ! Alo ! L'amour nous donne
La communication !

ADRIEN.

Ah ! que vous êtes gentille de me dire tout ça !... C'est
que, voyez-vous, c'est si bon de se savoir aimé d'une
femme jeune, belle et pure !

AGATHE.

Ah ! pure aussi, je vous le jure, quoi qu'on en ait dit !..

ADRIEN.

Comment, quoi qu'on en ait dit ?

AGATHE, à part.

Je le tiens !

ADRIEN.

Et maintenant, un dernier service !... montrez-la
moi !

AGATHE.

Qui ?

ADRIEN.

Tout à l'heure, en montant votre escalier, je me disais elle est trop simple et trop modeste pour un si bel endroit, ça serait même vous déshonorer que de la garder.

AGATHE.

Quoi?.. Vous disiez... dans mon escalier...

ADRIEN.

Il y a des choses qui ne vont pas entre elles.

AGATHE, à part.

Ma rampe (Haut.) Ah ! vous avez déjà pensé!...

ADRIEN.

Laissez-moi vous en débarrasser, allez!...

AGATHE, à part.

Pour la remplacer par une autre (Lui prenant le bras.) Ah ! vous êtes d'un exigeant. Enfin, puisque vous le voulez!... Je vous y conduis moi-même (A part.) J'ai ma rampe en or ! (Haut.) Venez, Monseigneur !

ADRIEN.

Monseigneur !

AGATHE.

Regardez, contemplez!...

Ils sortent.

SCÈNE VI

OSCAR, puis AGATHE et ADRIEN.

OSCAR.

J'ai écrit tous mes numéros!... 284!... Décidément, j'aurais mieux fait de venir plus tard! Ma petite mariée doit être prête!... (Regardant dans la glace sans tain.) Tiens!... qu'est-ce que je vois donc là-bas?... Mais oui... c'est lui... le mari... avec Agathe!... Ah! qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce qu'elle n'a pas compris? Pourvu qu'il ne me voie pas. (Il prend l'éventail d'Agathe qui est resté sur une table et se cache la figure avec.)

AGATHE.

Je vous le répète, Monseigneur!... c'est une folie!... Pensez donc que mon hôtel a quatre étages!

ADRIEN.

Ça m'est égal!... Je les fouillerai tous au besoin!

OSCAR, bas, s'approchant d'Agathe, pendant qu'Adrien remonte un instant.

Qu'est-ce que vous faites donc! Vous me trahissez?

AGATHE, bas.

Hein? c'est vous?

OSCAR, bas.

Vous avez donc invité le mari pour de bon?

AGATHE, bas.

Quel mari ?

OSCAR, bas.

Le Bézuchard !

AGATHE, bas.

Quel Bézuchard ?

OSCAR, montrant Adrien.

Mais, lui !

AGATHE.

Le Grand-Duc ?

OSCAR, rient.

Un Grand-Duc !... Elle est bien bonne !... C'est le mari, Adrien Bézuchard, un employé à dix-huit cents francs !

AGATHE, atterrée.

Ah !.. Et voilà une heure que !.. Ah !.. (Elle sonne vivement — A Baptiste qui paraît en lui montrant Adrien.) Reconduisez Monsieur... Et si jamais il se présente ici, recevez-le mal, excessivement mal !..

ADRIEN.

Hein ?

AGATHE, prenant le bras d'Oscar.

Un employé à dix-huit cents francs !.. Pourvu que mes amies ne sachent jamais !.. Quelle honte !.. Venez vite, venez !..

Elle sort avec Oscar.

SCÈNE VII

ADRIEN, BAPTISTE.

ADRIEN.

Qu'est-ce qu'elle a dit?

BAPTISTE.

Allons, ouste, dehors!

ADRIEN.

Qu'est-ce qu'il a aussi, celui-là?

BAPTISTE.

Vous avez entendu : débarrassons le plancher, et plus vite que ça.

ADRIEN.

Ah çà! mais, dites donc, vous!.. D'abord on m'appelle Monseigneur, ici!

BAPTISTE.

Je vais vous en flanquer du Monseigneur... Et moi qui ai sorti mon flambeau à cinq branches!.. Allons! filons, et plus vite!..

ADRIEN.

Ah çà! mais, je ne veux pas qu'on me parle comme ça!.. Ma femme d'abord, qu'on me rende ma femme!

BAPTISTE.

Ta femme?.. Mais quand ta femme entrera ici, c'est qu'on y recevra les cuisinières!

ADRIEN.

Dis donc, toi, hé! larbinos!.. Je sors parce que je n'ai pas l'habitude de rester chez les gens de force, mais je reviendrai!.. (A part.) Je vais aller tout dire au sommelier qui s'intéresse à moi! (Revenant.) Ah! un dernier mot, c'est à vous ces mollets, larbinos?

BAPTISTE.

Mais certainement.

ADRIEN.

Permettez que je m'en assure.

Il lui donne un croc-en-jambes et se sauve.

BAPTISTE, à terre.

Sapristi, pourvu que je n'aie pas déchiré ma culotte!..

SCÈNE VIII

BAPTISTE, BOULINOIS, puis AGATHE, OSCAR
et LES INVITÉS.

BOULINOIS.

Vite!.. Vite!.. voici des invités qui arrivent. (A Baptiste.)
Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là, vous?

BAPTISTE, se relevant.

Rien, Monsieur, je croyais voir une tache sur le tapis...

BOULINOIS.

Annoncez! annoncez! (Appelant.) Agathe, ma chère Agathe, voici vos invités!

BAPTISTE, annonçant.

Madame la baronne de Manche-à-Manche!

AGATHE.

Cette chère baronne, toujours exacte!

LA BARONNE, en Pierrette.

Cette chère amie, toujours aimable!

BAPTISTE.

Lady Sleeping-car.

AGATHE.

Cette chère mignonne, toujours jolie...

LADY SLEEPING-CAR, en Pierrette.

Vous étiez toujours exquise, vò aussi!

AGATHE.

Vous êtes toujours anglaise?

LADY SLEEPING-CAR.

Il le faut bien. Mon ami est Italien et n'aime que les étrangères.

BAPTISTE.

Madame la comtesse de Couvrepied!

AGATHE, à la comtesse.

Ah! comtesse, que c'est aimable à vous !

LA COMTESSE, en Pierrette.

Oui... j'ai pu m'échapper!... Mais, vous n'avez pas de journalistes, au moins... Si le duc apprenait ?

BAPTISTE.

Madame de Charib et M. d'Ancilla.

AGATHE, à madame de Charib.

Toujours inséparables ?

MADAME DE CHARIB, gracieusement.

Ne m'en parlez pas, ma chère. (Bas.) Il est insupportable !

D'ANCILLA, à part.

Ce que j'en ai dans les omoplates !..

BAPTISTE.

Madame la marquise de Cartonplein!... M. et madame des Jeunes-Haudriettes!.. M. et madame de Sans-Tambour-ni-Trompette.

Plusieurs invités. — Pierrettes et habits blancs entrent et saluent Agathe qui les reçoit avec empressement.

CHCEUR.

Au premier appel de l'heure qui sonne
 Nous arrivons avec empressement,
 L'hôtesse est charmante et la table est bonne ;
 Nous aurons, vraiment,
 Bien de l'agrément.

AGATHE.

Enchantée... Mesdames, j'ai une surprise à vous faire...
 J'ai à vous présenter une nouvelle amie à moi, une étoile

naissante et qui fera sensation. (A part.) Ah ! le mari m'a rendue ridicule pendant une heure, je vais me venger sur sa femme. (Haut.) Allez, monsieur de la Pintade, votre charmante protégée doit être prête.

OSCAR.

Oui, la voici !

SCÈNE IX

LES MÊMES, ANGÈLE, puis LE MARQUIS et
LE CHEVALIER.

ANGÈLE, en Pierrette.

Ah ! Madame... Messieurs!... ça me semble tout drôle d'être comme ça. (A Oscar.) Mon mari n'est pas arrivé ?

OSCAR.

Pas encore, mais il ne va pas tarder !

LA BARONNE.

C'est vrai qu'elle est charmante.

LADY SLEEPING-CAR.

De jolis yeux.

LA COMTESSE.

De jolies dents.

LA MARQUISE.

Un joli pied.

MADAME DE CHARIB, bas.

Mais l'air commun : vous ne trouvez pas, Mesdames ?

TOUTES, à gauche.

Ah ! si !

MADAME DE MANCHE-A-MANCHE.

Pas le moindre cachet !

TOUTES, à droite.

Oh ! non !

BOULINOIS.

Madame Bézuchard ici, comment se fait-il ?

AGATHE.

Qu'est-ce que vous dites, vous ?

BOULINOIS.

Moi, rien !..

AGATHE.

Nous allons manquer de chaises, vous savez. Il y en a au grenier !.. Allez en chercher.

BOULINOIS.

J'y cours.

Il sort.

BAPTISTE, annonçant.

Son Excellence le général Gomez de Colicardo Jabaneuf, président honoraire de la colonie Portugo-Slave.

Le marquis entre.

AGATHE, avec empressement.

Le général, je me disais aussi, comment se fait-il qu'il ne soit pas encore arrivé ?

LE MARQUIS, en général Portugais, habit blanc, couvert de décorations.

Me voici, belle dame, me voici. Vous savez que je n'ai pas l'habitude de me faire attendre quand il s'agit de prendre du plaisir!.. Car ici on prend du plaisir. (voyant Oscar qui cause avec Angèle. — A part.) C'est bien!.. Ils sont à leur poste!...

BAPTISTE.

Son Excellence Guadelupe Tempico de Bokalas, Général civil des aérostats du Mexique!

Le chevalier entre.

AGATHE.

Quel honneur, Général!

LE CHEVALIER, type mexicain, habit blanc couvert de décorations.

Tout l'honneur est pour moi, belle dame, tout l'honneur est pour moi. (A part.) Parbleu, si elle y est, la voilà! (Apercevant Angèle.)

LE MARQUIS, offrant un flacon à Agathé.

Permettez-moi de vous offrir, c'est de l'eau de Portugal!..

LE CHEVALIER, saluant le marquis.

Général.

LE MARQUIS, à part.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? (Haut.) Je ne vous connais pas!

LE CHEVALIER, à part.

Je l'espère bien! (Haut.) Moi je vous connais. On ne parle que de vous au Mexique... Mais, je ne vous savais pas un si grand choix de décorations.

LE MARQUIS.

J'en ai d'autres... Au bal, je n'en mets que par devant, par modestie, mais à la guerre je m'en mets aussi dans le dos... pour que l'ennemi puisse les voir... Mais, vous-même?

LE CHEVALIER.

Ah! moi, c'est bien peu de chose!.. J'en ai trois cent soixante-cinq. C'est même vexant, parce qu'il m'en manque une pour les années bissextiles.

LE MARQUIS.

Permettez-moi de vous l'offrir!... (Il lui donne une croix énorme). C'est vingt-cinq francs.

LE CHEVALIER.

Mon gouvernement vous les devra! (Il remonte surveiller Oscar.)

ANGÈLE.

Que de beau monde, mon Dieu!.. que de beau monde! Des nobles, des généraux, et mon mari connaît tout ça.

OSCAR.

Certainement!

ANGÈLE.

Si ça pouvait lui faire avoir une gratification!

AGATHE, au marquis.

Eh bien! Général, vous qui avez beaucoup voyagé, que dites-vous des Françaises?

LE MARQUIS.

Vous avez raison de solliciter mon avis, belle dame, car, en effet, j'ai tout vu, tout étudié et j'ai pu me faire une opinion.

AGATHE.

Et cette opinion, est-ce trop indiscret de vous la demander ?

LE CHEVALIER.

Oui, Général, faites-nous donc connaître votre opinion.

LE MARQUIS.

Très volontiers, la voici.

DUO,

I

LE MARQUIS.

J'ai vu l'Océanie
Et la Patagonie.

LE CHEVALIER.

Dans l'île de Ceylan
Chassât's-vous l'éléphant ?

LE MARQUIS.

Oui !
Les femmes les plus belles
Et les nids d'hirondelles,
O douce volupté,
En pleine liberté
De tout ça j'ai goûté.

LE CHEVALIER.

Sans être inquiété ?

LE MARQUIS.

Oui !
C'était bon ! C'était beau !
Toujours du fruit nouveau ;
Eh bien ! je le dis tout haut,
Rien de tout cela ne vaut,
Rien ne vaut

LE CHEVALIER.

Rien ne vaut ?

LE MARQUIS.

Rien ne vaut, sacrébleu !
Un' bonn' pipe au coin du feu !

II

LE MARQUIS.

J'ai, dans l'Andalousie,
Savouré l'ambrosie.

LE CHEVALIER.

Vites-vous à Madrid
La lune en plein midi ?

LE MARQUIS.

Oui !

Dans une île déserte,
Un nègre à la peau verte,
Voulut se régaler
D' ma personnalité,
En huit je l'ai coupé.

LE CHEVALIER.

Et vous l'avez mangé ?

LE MARQUIS.

Oui !

C'était bon, c'était beau,
On dirait... du perdreau ;
Eh bien ! je le dis tout haut,
Rien de tout cela ne vaut,
Rien ne vaut,

LE CHEVALIER.

Rien ne vaut ?

LE MARQUIS.

Rien ne vaut, sacrebleu !
Un' bonn' pipe au coin du feu !

III

LE MARQUIS.

Dans une forêt vierge
Où j'avais pour concierge...

LE CHEVALIER.

Un singe apparemment,
Votre portrait frappant !

LE MARQUIS.

Oui !

LE CHEVALIER, imitant le cri du singe.

Kiifi !

LE MARQUIS.

Ce cri, cette tournure,
La drôle d'aventure ;
J'en suis tout ahuri...
Mais c'est mon ouistiti
Que je retrouve ici.

LE CHEVALIER.

Oui, c'est moi, mon ami,
Kiifi !

LE MARQUIS.

Il est bon ! Il est beau !
Avec son petit chapeau.
Eh bien ! je le dis tout haut,
Rien de tout cela ne vaut,
Rien ne vaut,

LE CHEVALIER.

Rien ne vaut ?

LE MARQUIS.

Rien ne vaut, sacrebleu !
Un' bonn' pipe au coin du feu !

LE CHEVALIER.

Alors, c'est là votre opinion sur les femmes !

LE MARQUIS.

Oui, Général ! (A part.) Ce petit imbécile d'Oscar n'a pas l'air de marcher ! (Allant à Oscar.) Monsieur de la Pintade, je crois !

OSCAR.

En effet !

LE MARQUIS.

Seriez-vous parent d'une vieille Pintade que j'ai connue à Lisbonne ?

OSCAR.

Non, Monsieur, je suis des Pintade juniors, tout simplement.

LE MARQUIS.

Je sais bien !... Mais c'est pour causer ! (Lui prenant le bras.) Il n'y a pas un quart d'heure que j'ai entendu parler de vous ?

OSCAR.

Où cela ?

LE MARQUIS.

A mon club !... On parlait d'un enlèvement... d'une femme mariée.

OSCAR, flatté.

Comment, on sait déjà ?

LE MARQUIS.

Oui... seulement, on disait que vous étiez surtout l'homme du premier mouvement, et je sais quelqu'un qui a parié cinq cents louis que ça n'irait pas plus loin!

OSCAR, vexé.

Ah! Eh bien, Général, voilà cinq cents louis perdus!

LE MARQUIS.

Aïe donc!...

LE CHEVALIER, à part.

Ah! tu emploies de ces moyens-là? Eh bien! attends!... moi aussi, je vais faire diversion. (A Agathe.) Belle dame, un mot!... Ce jeune homme-là, c'est bien le vicomte de la Pintade?...

AGATHE.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Oh! rien... pour savoir si c'est celui dont l'oncle vient de mourir sans enfants, en laissant quatorze millions.

AGATHE.

Quatorze millions, vous êtes sûr?

LE CHEVALIER.

Absolument!.. Seulement!.. il ne veut pas qu'on le dise.

AGATHE.

Parbleu!..

LE CHEVALIER.

Aïe donc!

AGATHE, à Oscar.

Vicomte, venez donc là, je vous prie... vous m'abandonnez !..

OSCAR, à Agathe.

Vous m'appellez ?

AGATHE, très aimable.

Mais oui !.. Madame vous accapare... C'est défendu, ces choses-là !..

OSCAR.

Voyez comme vous êtes injuste, je m'occupais de vos plaisirs !

AGATHE.

Vraiment ?

OSCAR.

Je disais à Madame qu'elle devrait bien nous chanter quelque chose !

ANGÈLE.

Moi !.. Oh ! non !

AGATHE.

Je vous en prie !

ANGÈLE.

Après ça, si ça vous amuse... On m'a dit que ça n'était pas comme il faut de se faire prier !... Et mon mari ?

OSCAR.

Il va venir !

ANGÈLE.

A la bonne heure!

AGATHE.

Mesdames, Messieurs !.. Une future diva qui n'a encore paru sur aucun théâtre!..

TOUS.

Ah!

ANGÈLE, à Oscar.

C'est égal!.. Chanter devant tout le monde!..

MADAME DE COUVREPIED, au chevalier.

On va faire de la musique !.. Aimez-vous la musique, Général?

LE CHEVALIER.

J'aime la musique des boulets !.. Boum ! Boum !..

MADAME DE MANCHE-A-MANCHE, au marquis.

Et vous, Général, êtes-vous aussi amateur de musique?

LE MARQUIS.

J'aime mieux celle des balles !.. Psitt !.. Psitt !..

Tout le monde s'assied en cercle autour d'Angèle.

AGATHE.

Nous y sommes.

OSCAR.

Je frappe les trois coups,

CHANSON.

I.

ANGÈLE.

Un hanneton fit un beau jour
 La connaissance d'une rose,
 Et s'mit à lui parler d'amour
 Peut-être en vers, peut-être en prose.
 La belle, en l'écoutant jaser,
 Se cambrait dans son vert corsage,
 Le séducteur prit un baiser
 Et voulut prendre davantage,
 D'ailleurs, il est très positif
 Que c'était pour le bon motif.

REFRAIN.

Le hanneton
 Faisait zon-zon,
 Mais la rose
 Était toute chose,
 Et répondit: Mon cher mignon,
 C'est dit, avec toi je convole,
 Vole, vole, vole,
 Joli hanneton.

II

Une grosse tulipe en fleur
 Lui donna les conseils d'usage,
 Un lys était garçon d'honneur,
 Le mair' fut un œillet sauvage,
 Le notaire, une vieill' gueule-de-loup,
 Vint annoncer que l'épousée,
 Apportait en dot à l'époux
 Trois fraîches gouttes de rosée;
 Un scarabée intelligent
 Dit: c'est un mariage d'argent.

REFRAIN.

Le hanneton
 Faisait zon-zon,
 Mais la rose
 Était toute chose,
 Et lui disait : Joli garçon,
 Sur mon cœur de toi je raffole,
 Vole ! vole ! vole !
 Joli hanneton.

III

Sans craindre le qu'en dira-t-on
 Et sans prendre souci du blâme,
 Huit jours après, le hanneton
 Avait bu la dot de sa femme.
 L'ménage alla cahin, caha,
 Et se trouva brisé par force,
 Le jour même où l'on promulgua
 La célèbre loi du divorce.
 Ça vous prouve, grands et petits,
 Qu'il faut des époux assortis.

REFRAIN.

Le hanneton
 Faisait zon-zon,
 Et la rose
 Était toute chose,
 Et murmurait : Quel polisson !
 J'ai fait une fameuse école,
 Vole ! vole ! vole !
 Joli hanneton,

TOUS.

Bravo !.. Bravo !..

LE MARQUIS, à Oscar.

Elle est adorable !.. vous devez l'adorer !

OSCAR.

J'en suis fou !..

ANGÈLE.

Et Adrien qui ne vient toujours pas !.. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

OSCAR.

Non !.. Il va venir, vous dis-je !.. J'en suis sûr !..

LE CHEVALIER, bas, à Agathe.

Quatorze millions, vous savez, c'est ça la forte somme !..

AGATHE, à part.

Ah ! oui !..

BOULINOIS.

Chère amie, j'arrive du grenier !

AGATHE.

Eh bien ! retournez-y !

BOULINOIS.

Vous avez parfaitement raison. (A part.) Ah ! ma foi, non !.. Mais qu'est-ce que madame Bézuchard vient faire ici ?..

On entend le prélude d'une valse.

AGATHE.

Ah ! nous allons danser ! Oscar, nous ouvrirons le bal ensemble, voulez-vous ?

OSCAR.

Comment donc, chère amie, avec plaisir. (Bas à Angèle qui sort au bras d'un cavalier.) Je partagerai la valse avec vous!...

Les couples se forment. On sort en valsant. Le marquis et le chevalier restent seuls.

SCÈNE X

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

On entend la valse dans le lointain.

LE MARQUIS.

Nous ne dansons pas, nous autres, Général!

LE CHEVALIER.

Non! Voulez-vous faire un écarté?

LE MARQUIS.

Volontiers. (Ils s'asseyent, battent les cartes. Le cavalier quitte.)
Vous êtes fort à l'écarté, Général? A vous à faire!

LE CHEVALIER.

J'ai été fort autrefois, mais, vous savez, avec l'âge tout se perd!

LE MARQUIS.

Le roi!

LE CHEVALIER.

Moi aussi!

LE MARQUIS.

J'ai le point!

LE CHEVALIER.

Moi aussi!

LE MARQUIS.

Nous jouons donc avec six cartes?

LE CHEVALIER.

Oui, mais ça ne fait rien... (A part.) Il me triche! Nous allons bien voir!

LE MARQUIS, à part.

C'est un vieil Athénien, je vais avoir l'œil!...

LE CHEVALIER.

Ah! que je suis bête!... et mon talisman!... Je n'ai qu'à regarder son jeu!... (Il fait un signe. Le jeu du marquis apparaît sur son chapeau.) Parfait!...

LE MARQUIS.

Je demande des cartes.

LE CHEVALIER.

J'en refuse!... (A part.) Il n'a pas un atout... Il retourne cœur. (Ils jouent.) Gardez la bonne!...

LE MARQUIS, à part.

Que je suis bête!... et l'anneau!... (Il fait un signe. On voit le jeu du chevalier sur son chapeau.) Je garde trèfle!...

LE CHEVALIER.

J'ai perdu!... (A part.) C'est un vieux filou. (Haut.) Ma revanche!

LE MARQUIS.

Volontiers!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, OSCAR, ANGÈLE.

Ils entrent en valsant et s'arrêtent.

OSCAR, à Angèle.

Reposez-vous un instant!

Elle s'assied.

ANGÈLE.

Ah! oui, c'est gentil, la danse! mais ça étourdit!..

OSCAR.

Est-ce une raison pour ne pas me répondre?

ANGÈLE.

A quoi?

OSCAR.

A ce que je vous ai dit tout à l'heure!

ANGÈLE.

Oui, mais j'ai préféré ne pas avoir l'air de comprendre!..

OSCAR.

Vous ne vous êtes donc pas aperçue que depuis deux ans, je ne viens chez votre tante que pour vous! Oh! j'ai bien souffert! je vous le jure!..

ANGÈLE, riant.

Eh bien!.. Ça ne se voit pas!

LE MARQUIS, à part.

Qu'est-ce qu'ils disent?

LE CHEVALIER, à part.

Je n'entends rien!

OSCAR.

Êtes-vous méchante?.. Croyez-vous que j'aie pu supporter de vous voir unie à ce Bézuchard? Par bonheur, il est loin et je puis éssayer de vous attendrir.

Il lui prend la main.

ANGÈLE.

On vient!.. quel bonheur!..

SCÈNE XII

LES MÊMES, AGATHE, BOULINOIS, ET TOUS LES
INVITÉS.

CHOEUR, sur le motif de la valse.

O douce ivresse
Qui nous oppresse
Et qui nous laisse
Un souvenir!
Valse charmante,
Qui nous enchante,
Valse entraînante,
Pourquoi finir?

BOULINOIS, à Agathe.

Vous avez besoin d'air.

AGATHE, s'éventant.

Merci, mon cher !

OSCAR, parlé, sur la musique.

Oh ! je n'y renonce pas.

ANGÈLE.

Je suis sauvée.

BOULINOIS, à Agathe.

Reposez-vous ici.

AGATHE.

Merci ! Merci !

OSCAR, à part, sur la musique.

Mais tout ce monde... C'est bien gênant.

LE MARQUIS, à part.

Eh bien ! mon garçon, s'il n'y a que ça qui te gêne...

REPRISE DU CHŒUR.

O douce ivresse (bis),
Qui nous oppresse
Et qui nous laisse
Un sou.....

(Le marquis fait un signe. Aussitôt le chœur s'arrête et tous les invités restent immobiles en tableau vivant dans la position qu'ils occupaient. Le chevalier reste la main en l'air, tenant une carte. Seuls, Oscar, Angèle et le marquis ne sont pas soumis à l'immobilité générale.)

OSCAR.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ? Je n'en sais rien, mais j'en profite ! et je vous embrasserai...

ANGÈLE.

Vous oseriez ?

OSCAR.

Vous allez voir ! (Il court vers elle. Angèle se réfugie près d'Agathe.)

ANGÈLE, à Agathe.

Madame... je suis chez vous, défendez-moi !... protégez-moi !... (Agathe ne bouge pas.) Eh bien ! Ah ! mon Dieu !...

OSCAR.

Tu vois bien ! Elle ne t'entend pas.

ANGÈLE, s'échappant encore, à Boulinois.

Et vous, Monsieur Boulinois, vous qui avez l'air si respectable, me laisserez-vous insulter ? (Boulinois ne bouge pas.) Lui non plus. (Court dans des groupes.) Madame... Monsieur ! Muets ! Immobiles !...

LE MARQUIS.

Bravo ! bravo !...

ANGÈLE, se débattant.

Ah ! c'est infâme !... Au secours !... Au secours !...

OSCAR.

Tu vois bien que personne ne t'entend !

ANGÈLE, s'échappant.

Oh ! je me défendrai bien toute seule !... (En se sauvant, elle bouscule le chevalier qui se réveille.)

LE CHEVALIER.

Eh bien ! qu'est-ce qui m'arrive donc à moi ? (Regardant le marquis qui lui tourne le dos.) Ah ! je comprends !...

OSCAR, la rattrapant.

Cette fois, je te tiens... et je te tiens bien !

LE CHEVALIER.

Allons donc !...

Il fait un signe, tout le monde revient à soi, sauf Oscar qui, à son tour, resté immobile au moment d'embrasser Angèle. — Le chœur reprend à l'endroit où il était resté.

LE CHŒUR.

..... venir,
Valse charmante,
Valse entraînant,
Pourquoi fuir ?

LE MARQUIS, à part.

Ils se sont ranimés. Je n'aurai pas frotté assez longtemps !...

ANGÈLE.

Ah ! j'ai rêvé !... Je me disais aussi !... (À Agathe.) Madame, je me mets sous votre protection, aidez-moi à repousser des tentatives...

AGATHE.

Quelles tentatives ?...

BOULINOIS.

Qui a osé ?

ANGÈLE, montrant Oscar.

Lui !...

BOULINOIS.

Voyons, mon cher... Eh bien! qu'est-ce qu'il a?... Il dort?...

AGATHE.

Il dort debout!

TOUS, rient.

Ah! ah! ah!

ANGÈLE.

Je n'y comprends rien, mais je vous jure que tout à l'heure!...

AGATHE.

Vous avez rêvé.

BOULINOIS.

Vous avez rêvé!

TOUS.

Vous avez rêvé!

ANGÈLE.

Oui!... c'est ce que je me disais, j'ai rêvé!... (A part.)
Oh! tout ça n'est pas naturel.

LE CHEVALIER, à Oscar.

Vous avez sommeil, jeune homme?

OSCAR, se réveillant.

Hein?... Quoi?... Mais c'est vous tous qui dormez!...

TOUS.

Nous?

OSCAR.

Je vous ai bien vus peut-être.

AGATHE.

Vous avez rêvé!

BOULINOIS.

Vous avez rêvé!

TOUS.

Vous avez rêvé!

LE CHEVALIER, à part.

Encore un danger de moins!... Mais, il faut en finir!...
Marquis, pare-moi celui-là!...

On entend la voix d'Adrien ; au dehors, bruit d'une dispute.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ADRIEN, LE COMMISSAIRE
DE POLICE.

FINALE.

TOUS.

Qui fait tout ce bruit à la porte?

D'où vient ce tapage infernal?

Qui vient troubler de la sorte

Les délices de ce bal?

ADRIEN, au fond, maintenu par les valets.
Manants, livrez-moi passage !

LES DOMESTIQUES.

Non ! vous ne passerez pas.
Il nous insulte, il nous outrage,
Tapons dessus à tour de bras !

ADRIEN.

Manants, livrez-moi passage !

AGATHE.

Qu'est-ce donc, me direz-vous ?

LE COMMISSAIRE, se faisant faire place.

Silence ! qu'on obéisse,
Car je suis, sachez-le tous,
Le commissaire de police !

TOUS.

Le commissaire de police !

ENSEMBLE.

Le commissaire de police
Vient de paraître ici.
Il représente la justice,
Que veut dire ceci ?

LE COMMISSAIRE, à Agathe.

J'envahis votre demeure
Au nom de la Loi.
Ce jeune homme tout à l'heure
Est venu chez moi !
Il réclame
Sa femme !

ADRIEN.

La voilà. Je la revoi !

ANGÈLE.

Enfin !... C'est toi !

AGATHE.

Quoi, Madame est votre femme ?

TOUS.

Ah ! Madame est votre femme. !

LE COMMISSAIRE, à Agathe.

Que fait-elle sous votre toit ?

AGATHE.

Je n'en sais rien, elle est bien libre
De s'en aller si ça lui plait.

LE CHEVALIER, se frottant les mains.

La farce est d'un bon calibre !

LE MARQUIS, abattu.

Cet accident est complet !

LE COMMISSAIRE.

Ainsi tombe le préjudice,
Que j'aime à voir triompher la Justice !

ENSEMBLE.

Le commissaire de police
Va s'en aller d'ici,
Il vaut bien mieux que tout finisse
De cette façon-ci !

LE COMMISSAIRE.

Tout est terminé, je pense,
Je vais pouvoir me recoucher !

TOUS.

Le commissaire va pouvoir se recoucher !

ADRIEN, avec éclat.

Non ! ce n'est pas fini !... Je veux tirer vengeance
 Du séducteur. (A Oscar.) À quoi bon vous cacher ?
 C'est vous qui m'avez pris ma femme !

OSCAR, leve les épaules.

LE CHEVALIER, inquiet, à part.

La farce tourne au mélodrame.

LE MARQUIS, à part.

Ah ! s'il pouvait se fâcher.

ADRIEN, à Angèle.

S'il t'enleva, je suppose,
 C'est pour te dire quelque chose ;
 Que t'a-t-il dit ?

ANGÈLE.

Rien ! Rien ! Rien ! Rien !

ADRIEN.

S'il te cachait, je soupçonne
 Qu'il en voulait à ta personne ;
 Que t'a-t-il fait ?

ANGÈLE.

Rien ! Rien ! Rien ! Rien !

TOUS.

Vous voyez bien !

ADRIEN, furieux.

Oh ! le sang me monte à la tête.

Petit crevé, gommeux !
A Oscar.

Boudiné, greloetteux,

Je ne sais qui m'arrête

De te gifler de la bonne façon !

LE MARQUIS, le poussant.

Bravo, bravo !

OSCAR, s'avançant.

Monsieur, cette insolence !

LE MARQUIS, à part.

Ne te gêne pas, mon garçon.

OSCAR.

J'ai la main qui m'élançe.

LE MARQUIS.

Allons, un bon mouvement !

OSCAR, se débattant contre les invités qui le retiennent.

Laissez-moi châtier ce méchant garnement !

ADRIEN, outré.

Garnement!... tiens!...

Le Marquis fait un signe; aussitôt Oscar a pris la place du commissaire et réciproquement. Si bien que le commissaire semble recevoir la giflé destinée à Oscar.

TOUS.

Ciel ! quel événement !

OSCAR.

Il a giflé le commissaire,

Il a donc perdu la raison ?

Un magistrat, Dieu ! quelle affaire !

Qu'on le conduise en prison.

ENSEMBLE.

LE COMMISSAIRE,
LE CHŒUR, AGATHE,
LE MARQUIS, BOULINOIS.
Il a giflé le commissaire,
Il a donc perdu la raison ?
Vraiment, il devient nécessaire
De le conduire en prison.

ADRIEN, aburi.
Quoi ! j'ai giflé le commissaire,
C'est à perdre la raison,
On m'a changé mon adversaire,
Et pour moi c'est la prison.

LE CHEVALIER.
Il a giflé le commissaire,
A-t-il perdu la raison ?
Car cette fureur sanguinaire
Est vraiment hors de saison.

ANGÈLE.
Il a giflé le commissaire,
Ah ! j'en perdrai la raison ;
Je n'ai qu'un mari sur la terre,
On me le met en prison.

Les domestiques se sont emparés d'Adrien. — Celui-ci leur échappe et prend Angèle dans ses bras.

LE MARQUIS, à part.
J'ai réparé le mal.

ADRIEN.
Si je vous intéresse !
Veillez sur elle, ô monsieur Boulinois !

LE MARQUIS.
Hein !.. Cet Oscar manquait d'adresse,
Je tiens mon homme cette fois,
C'est Boulinois !
J'aurai bientôt quatre mots à lui dire !

OSCAR.
Allons, marchons, et sans détours !

TOUS.
Allons, marchons et sans détours
Allons ! marchons ! marchons !

ADRIEN.

Je vous suis au martyre !

ANGÈLE.

Protège-le, Dieu des amours !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Il a giflé le commissaire,
Il a perdu la raison !
Vraiment il devient nécessaire
De le conduire en prison
En prison !

Les domestiques s'emparent d'Adrien et l'entraînent. — Angèle pleure sur le sein de Boulinois. — Agathe s'occupe d'Oscar. — Les invités chuchotent. — Le chevalier essaye de suivre Adrien. — Le marquis se frotte les mains.

ACTE TROISIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Le couloir du théâtre des Nouveautés. Face au public de gauche; à droite les loges 3, 8, 4, 2. A droite, la porte de communication. Une affiche au mur où on lit : « Théâtre des Nouveautés. Aujourd'hui M. Alfredus dans le *Joli Jean-Jean*, opérette en 3 actes, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

SPECTATEURS, UN MARCHAND DE PROGRAMMES

CHŒUR DES SPECTATEURS

L'entr'acte est fini, regagnons nos places,
Quittons ces couloirs tout ornés de glaces,
Allons applaudir le fameux chanteur,
Je n'en ai jamais vu de plus fascinateur !

LE MARCHAND.

Demandez le Programme, *l'Entr'acte*, le nom des artistes !
Demandez tous les morceaux chantés dans le *Joli Jean-Jean*, par M. Alfredus... avec la traduction en langue étrangère... Le Programme !.. *l'Entr'acte* !.. demandez !.
Location de lorgnettes !

Sonnette de l'entr'acte.

REPRISE DU CHŒUR

L'entr'acte est fini, regagnons nos places,
Etc...

Les spectateurs disparaissent pour reprendre leurs places.

SCÈNE II

LE MARCHAND, UN RÉGISSEUR

LE RÉGISSEUR, entrant par la droite.

Eh bien!.. Ça va-t-il, les affaires!

LE MARCHAND.

Admirablement, M. le régisseur, depuis que le théâtre donne son opérette à succès dans laquelle joue M. Alfredus.

LE RÉGISSEUR.

Le fait est que M. Alfredus nous fait faire des recettes superbes! un homme étoile d'opérette!.. C'est même la première fois que ça se voit.

LE MARCHAND.

Aussi... ce qu'il est exigeant, paraît-il?

LE RÉGISSEUR.

Je vous crois... Il touche mille francs par soirée... il a une loge tout en peluche pour recevoir les femmes.

LE MARCHAND.

Ce qu'elles courent après, du reste... il en vient tous les jours pour lui!... Quand il n'a pas à chanter, il vient même flirter avec quelques-unes ici dans les loges... en costume... par la porte de communication!

Il montre la porte.

LE RÉGISSEUR.

C'est même inconvenant!... mais pas moyen de le mettre à l'amende, c'est dans son engagement...

LE MARCHAND.

Et puis, il a le public pour lui!...

LE RÉGISSEUR.

Mais je remonte sur scène!... Il ne faut pas que notre étoile manque son entrée.

Il sort par la porte de communication.

LE MARCHAND.

Bonsoir, monsieur le régisseur. (criant.) Demandez le programme, *l'Entr'acte*... location de lorgnettes...

UN ANGLAIS, passant sa tête à la lucarne du 6.

Taisez vô, l'acte elle était commencée.

Il rentre.

LE MARCHAND.

Tiens!... Je n'y pensais plus!... (Montrant la loge.) Ça, c'est un lot d'Anglais... Ils sont douze dans une loge de 6, où on tient trois en se serrant!... (En sortant, il se croise avec Boulinois et Angèle. A voix basse.) Demandez le programme!... *l'Entr'acte*!...

Boulinois passe sans l'écouter; il sort.

SCÈNE III

BOULINOIS, ANGÈLE.

BOULINOIS.

Ouvreuse!... Où est donc l'ouvreuse?...

ANGÈLE.

Vous voyez, elle n'est pas là... Allons-nous en...

BOULINOIS.

Mais pourquoi?...

ANGÈLE.

Je ne sais pas!... Mais aller au théâtre quand j'ai tant de chagrin!... Ça me paraît mal!...

BOULINOIS.

Rien de plus logique, au contraire. (Appelant.) Ouvreuse!... (Revenant à Angèle.) Après le scandale de tout à l'heure, je vous vois dans tous vos états... Grâce à mes nombreuses relations, je vous offre de faire mettre votre mari en liberté... Vous acceptez... vous consentez à venir avec moi...

ANGÈLE.

Parce que vous êtes un homme respectable... sans ça!...

BOULINOIS.

Oui... oui... nous courons à la Préfecture de police... là on nous dit que le préfet est couché, mais que nous rencontrerons son secrétaire à ce théâtre, où il est venu entendre le célèbre Alfredus!... Comme ça se trouve!... Je loue souvent ici la même loge... Je vous dis: Allons-y.. Et voilà, c'est très logique!...

ANGÈLE.

Mais pourquoi ne pas lui parler tout de suite, au secrétaire?

BOULINOIS.

Y pensez-vous?.. Pendant l'acte... Non!.. Non!.. Il faut attendre!..

ANGÈLE.

Attendre... Toujours...

BOULINOIS sort sur la ritournelle.

Ah çà! où donc est l'ouvreuse?..

COUPLETS

I

Une nuit de noce,
 Quoi? C'est cela?..
 On m'avait dit que ce jour-là
 Je remplirais un sacerdoce,
 Et voilà (*bis*)
 Une nuit de noce;
 Quoi? C'est cela? (*bis*)

II

Cette chose atroce,
C'est donc cela ;
On m'emmena par-ci, par-là,
Au bal, au théâtre, en carrosse,
Et voilà (bis)
Cette chose atroce,
C'est donc cela,
Quoi? c'est cela?
Qu'on appelle une nuit de nocé.

BOULINOIS, revenant.

Ouvreuse!.. Ah çà!.. Voyons, il n'y a donc pas d'ouvreuse aujourd'hui?

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, en ouvreuse.

Voilà .. voilà!.. mon bon monsieur!.. Tiens, c'est M. Boulinois. Bonjour, Monsieur Boulinois!

BOULINOIS.

Vous voyez, les ouvreuses me connaissent. Ce n'est pas malheureux!.. Ouvrez-moi le huit. C'est ma loge.

LE MARQUIS.

Comment donc, mon bon monsieur, avec plaisir!..
Madame veut-elle se débarrasser de son manteau?..

ANGÈLE.

Non, merci!.. c'est inutile!..

LE MARQUIS.

Ça ne fait rien, ce sera le même prix.. (Ouvrant la loge.)
Voilà qui est fait. Vous serez là-dedans comme chez vous.
— Absolument comme chez vous!..

BOULINOIS.

Oui!.. oui!..

ANGÈLE.

Qu'est-ce qu'elle dit?

BOULINOIS.

Rien.. — Allons!.. chère madame, entrez!..

LE MARQUIS, à Boulinois.

Mon compliment, elle est charmante!

BOULINOIS.

Je vous crois!.. Une femme mariée!.. Et faites bien
attention que personne!..

LE MARQUIS.

Quand bien même on serait le petit caporal.

BOULINOIS, à part.

Nous allons bien voir si elle est comme les autres et si
l'effet de la musique...

Ils entrent dans la loge.

SCÈNE V

LE MARQUIS, puis UN ANGLAIS.

LE MARQUIS referme la porte vigoureusement et s'appuie dessus.

Cette fois j'ai confiance dans ce Boulinois !. J'avais eu tort de me fier à cet imbécile d'Oscar !. Il est trop jeune !. Il ne faut pas être trop jeune !. (Se regardant.) ou trop vieux... mais une bonne moyenne... Et la bonne moyenne, c'est Boulinois.

UN ANGLAIS, à la lucarne du G.

Médème, le journal-programme.

LE MARQUIS.

Fichez-moi la paix !

L'ANGLAIS.

Merci bien !..

Il disparaît.

LE MARQUIS.

Car le temps passe !.. Dans une heure, le talisman que m'a prêté Alcofribas aura perdu tout son pouvoir. Heureusement que, dans une heure, je suis sûr que ce Boulinois...

L'ANGLAIS, à la lucarne.

Médème, une coussin.

LE MARQUIS.

Quoi ?

L'ANGLAIS.

Une coussin...

LE MARQUIS.

Voilà!.. (Il lui jette le coussin à la figure.)

L'ANGLAIS.

Merci bien! (Il disparaît.)

LE MARQUIS.

Il est comme il faut, cet Anglais-là...

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, également en ouvreuse.

LE CHEVALIER, à la cantonnade.

Oui, Madame, la porte au fond!.. Il y a une main!

LE MARQUIS.

Une vraie ouvreuse! n'ayons pas l'air!

Il s'assied sur un tabouret et tricote.

LE CHEVALIER, entrant.

Vous me donnerez ça tout à l'heure!.. (Saluant le marquis.)
Madame!..

LE MARQUIS, même jeu.

Je suis bien la vôtre!

LE CHEVALIER.

Tiens! Je ne vous connais pas!

LE MARQUIS.

En effet, je suis une nouvelle.

LE CHEVALIER.

Vous remplacez peut-être cette pauvre mame Courbevois qu'a ses douleurs!

LE MARQUIS.

Justement!.. Justement!..

LE CHEVALIER.

Et c'est la première fois que vous êtes ouvreuse?

LE MARQUIS.

Oh! non... J'ai déjà travaillé aux Bouffes du Nord!

LE CHEVALIER.

Ah! bien, ma chère, vous devez en trouver une différence... dans la société, surtout... ici... aux Nouveautés... On ne reçoit que du monde bien... tous anciens pairs de France!.. en partie...

LE MARQUIS.

Fine!..

LE CHEVALIER.

Quelquefois...

LE MARQUIS.

Je ne dis pas, seulement la musique c'est moins farce que les drames!...

LE CHEVALIER.

Au fond, le métier n'est pas mauvais. (Lui offrant une prise.)
En usez-vous?...

LE MARQUIS, acceptant.

A la vôtre! Il embaume...

LE CHEVALIER.

Il est de la Civette...

LE MARQUIS.

C'est donc ça... il sent le cassis.

Ils rient et éternuent ensemble.

LE CHEVALIER.

M. le directeur vous bénisse!.. Quand je dis que le
métier n'est pas mauvais!..

LE MARQUIS.

Il y a du pour...

LE CHEVALIER.

Et du contre.

LE MARQUIS.

C'est ce que j'allais dire... Quoique, pour être juste, le
pour...

LE CHEVALIER.

Moi, je le cherche, et vous?

LE MARQUIS.

Tandis que le contre...

LE CHEVALIER.

Ah!... C'est là-dessus qu'on pourrait en dire long...

LE MARQUIS.

Je vous crois...

DUETTO.

LE MARQUIS.

C'n'est pas une existence heureuse,
Que l'existence d'une ouvreuse!

LE CHEVALIER.

Y n'y a des chiens et des matous
Qu'a ben plus d'agrément que nous.

I.

LE MARQUIS.

Le contrôle est insupportable,
Il faut obéir à ses lois.

LE CHEVALIER.

Il faut s'donner un mal du diable
Pour apaiser les double emplois.

LE MARQUIS.

Faut êtr' présente à l'heure exacte,
Impossible de diner queuqu' part.

LE CHEVALIER.

Faut raconter la première acte
Aux spectateurs qu'arriv' en r'tard !

LE MARQUIS.

Madam' l'ouvreuse, le programme !

LE CHEVALIER.

Madam' l'ouveus', des fruits glacés

LE MARQUIS.

Un p'tit banc pour les pieds d'madame !

LE CHEVALIER.

Un coussin pour... c'que vous pensez !

ENSEMBLE.

Ah !

Pendant sa vie entière
 Servir le monde entier,
 Vaudrait mieux êtr' rentière
 Ou ven' d'un charcutier

Ah ! ma bonn', ma chère, ma bonn', ma chère, ma bonn', ma
 [chère]

Ah ! ma bonn', ma chère, quel fichu métier !

II.

LE MARQUIS.

Faut ajouter, ma bonn', ma chère,
 Le vestiair' dont nous n' parlons pas.

LE CHEVALIER.

C'est vrai, ce satané vestiaire,
 Nous en donn'-t-il de l'embarras !

LE MARQUIS.

Écoutez plutôt c'aventure :
 Y a pas huit jours, un spectateur
 M' confie un' superbe fourrure
 Où brillait la Légion d'honneur !
 Le spectacl' fini, je lui r'colle
 Un pal'tot ous qu'était cousu
 L' ruban du Mérite agricole.
 Ah ! mon ang', si vous l'aviez vu !...

ENSEMBLE.

Ah!

Pendant sa vie entière
Servir le monde entier,
Vaudrait mieux étr' rentière
Ou veuv' d'un charcutier.

Ah! ma bonn', ma chère, ma bonn', ma chère, ma bonn', ma chère,
Ah! ma bonn', ma chère, quel fichu métier.

BOULINOIS, à la Lucarne.

Ouvreuse! ma lorgnette.

LE MARQUIS.

Elle est en main, je l'ai louée, mais je vais vous prêter
la mienne.

Il lui donne une lorgnette.

BOULINOIS, bas, au marquis.

Merci. Cette petite commence à mordre à la musique.
Elle ne parle déjà plus de son mari.

Il prend la lorgnette et disparaît.

LE MARQUIS, à part.

Bravo!

LE CHEVALIER, à part.

Diable! Heureusement que voici du renfort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ADRIEN, AGATHE.

AGATHE.

Venez, venez, monsieur Bézuchard!

LE MARQUIS.

Le Bézuchard ici!

LE CHEVALIER, à part.

Toujours!

UN HUISSIER, paraissant à gauche.

Madame Dépotoir, on vous demande aux suppléments.

Il sort.

LE CHEVALIER.

J'y vais, monsieur Adolphe. (Rencontrant Agathe et Adrien.) Bien, votre servante, Monsieur, Madame! (A part.) Et maintenant, mes enfants, débrouillez-vous.

Il sort.

LE MARQUIS, anxieux.

Est-ce le hasard? Ce satané mari.

ADRIEN, à Agathe.

Alors vous êtes sûre qu'elle est ici?

AGATHE.

Parbleu!.. Boulinois ne peut pas l'avoir menée ailleurs!
C'est ici son théâtre de prédilection!

LE MARQUIS.

Ce n'est pas le hasard.

AGATHE.

La baignoire... c'est son truc... je le sais bien peut-être... je m'y suis laissé prendre; il espère que le spectacle intéressera les pauvres femmes, et alors...

ADRIEN.

Pourtant...

AGATHE.

Lorsqu'on est venu me prévenir de ça, je suis allée vous délivrer, j'ai des protections partout.

ADRIEN.

Ah! oui, vous avez l'air d'une femme joliment calée!..

AGATHE.

A nous deux, nous allons pouvoir découvrir et confondre le misérable!.. Vous tenez à retrouver votre femme, n'est-ce pas?

ADRIEN.

Oh! oui!

AGATHE.

Et moi je tiens à retrouver Boulinois.

ADRIEN.

Vous l'aimez donc bien?

AGATHE.

Oui, toutes les fins de mois!.. (A la marquise.) Ouvreuse! Ouvreuse!.. Ah çà! répondez-vous?

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, voilà... tout est loué.

AGATHE.

Ça m'est bien égal! Ouvrez-moi le 8. (A Adrien.) C'est sa loge habituelle!

LE MARQUIS.

Le 8?

ADRIEN.

Puisqu'on vous dit le 8.

LE MARQUIS.

J'ai bien entendu... Avez-vous le coupon?

AGATHE.

Hé!... je n'ai pas besoin de coupon... Je suis connue ici!... Allons, ouvrez et dépêchez-vous!

LE MARQUIS.

Je n'ai pas la clef!

AGATHE.

Ah çà! elle se moque de nous, cette ouvreuse. (A Adrien.) Allez donc chercher l'Inspecteur!

LE MARQUIS.

Non, non, n'allez chercher personne! (A part.) Oh! quelle idée!... (Haut.) C'est le 8 que vous dites?

ADRIEN.

Elle est sourde comme un petit banc!

LE MARQUIS.

Le 8, parfaitement. (Il frotte sa bague, les loges 6 et 8 changeant de numéros entre elles. Le mari ouvre la porte de l'ancien 6 devenu 8.) J'avais entendu le 6. Entrez donc, Madame, entrez donc!

ADRIEN, se précipitant dans la loge.

Il n'y a personne!

AGATHE.

Il n'y a personne. C'est qu'ils ne sont pas encore arrivés. Entrez toujours. (Au marquis.) Tenez, voici un louis... Il viendra un monsieur et une dame... vous ferez entrer. (A Adrien.) C'est ce qu'on appelle une souricière.

ADRIEN, hésitant.

C'est que seul, là-dedans, avec vous!

AGATHE, riant.

N'ayez pas peur! (Au marquis.) Vous avez bien compris?

LE MARQUIS.

Comment donc?

AGATHE, à Adrien.

Allons!

(Elle entre dans la loge.)

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, puis BOULINOIS, puis ANGÈLE,
puis ADRIEN, puis AGATHE.

LE MARQUIS.

Ouf!.. sans mon idée de changer les numéros, nous étions pris! Décidément ce diable de mari, il faut que je m'en débarrasse une bonne fois!.. Il y a des moments où j'ai envie de l'envoyer au château de Tire-Larigot, chez Alcofribas. Au fait, il a autant d'intérêt que moi à ce que je réussisse. En attendant, il s'agit de faire déguerpir la petite.. (Entr'ouvrant la porte de Boulinois.) Monsieur Boulinois, monsieur Boulinois!

BOULINOIS, sortant.

Qu'est-ce qu'il y a?

LE MARQUIS.

Il y a que je viens de vous sauver d'un grand danger... madame de Buttenblanc.

BOULINOIS, inquiet.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Elle vient d'arriver avec un jeune homme qui s'appelle Adrien.

BOULINOIS.

Le mari aussi... Diable!

LE MARQUIS, montrant la loge.

Je les ai fait entrer là!.. mais, c'est égal, si vous ne voulez pas être pincé, vous ferez bien de filer.

BOULINOIS.

Je vous crois! (Allant à la loge.) Vite, Madame, venez!

ANGÈLE, sur le seuil.

Pourquoi?

BOULINOIS.

On m'avertit que le secrétaire du Préfet va s'en aller!.. Si vous voulez le voir, il n'est que temps!

ANGÈLE.

Oh! allons vite alors!.. Je mets mon manteau et je vous suis!

VOIX D'ADRIEN.

Ouvreuse! Madame l'ouvreuse!

ANGÈLE.

Cette voix?

BOULINOIS.

Où la fourrer?... (A Angèle.) Entrez là!

ANGÈLE.

Pourquoi?

BOULINOIS.

Je vous le dirai après.

ADRIEN, paraissant à la lucarne sans voir Angèle et Boulinois.

Madame l'ouvreuse... un petit banc!

ANGÈLE, s'arrêtant.

Mais oui, c'est...

BOULINOIS ET LE MARQUIS.

Quoi?

ANGÈLE.

C'est mon mari!

LE MARQUIS.

Par exemple!

BOULINOIS.

Où ça?

ANGÈLE.

Là, dans cette loge! Je suis sûre de l'avoir entendu.

VOIX D'AGATHE.

Eh bien!.. Et ce petit banc?

ANGÈLE.

Et il est avec une femme!

LE MARQUIS, à part.

Sapristi! (Haut.) Non!... c'est un vieil abonné... un ventriloque!...

BOULINOIS, avec éplomb.

Je le connais!..

ANGÈLE.

Allons donc!.. Je connais bien mon mari, peut-être!.. le misérable!.. dans une baignoire avec une femme... le soir même de ses noces... quand il devrait être sur la paille humide des cachots!..

BOULINOIS.

Je vous assure que vous vous trompez.

ANGÈLE.

C'est ce que nous allons voir. (Au marquis.) Ouvrez-moi cette loge!..

LE MARQUIS.

Jamais de la vie!..

ANGÈLE.

Ouvrez, vous dis-je!.. ou je fais du scandale.

VOIX D'AGATHE ET D'ADRIEN.

Ouvreuse!.. Ouvreuse!..

LE MARQUIS, affolé.

Voilà!.. Voilà!.. (Il passe tous les petits bancs par la lucarne.)

ANGÈLE.

Mais il n'y a donc personne ici à qui une honnête femme puisse redemander son mari. (Apercevant le régisseur qui entre vivement par la porte de communication.) Ah! Monsieur! rendez-moi mon Adrien!..

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR, LE CHEVALIER,
puis ADRIEN et AGATHE.

LE RÉGISSEUR, suivi de deux huissiers :

Eh! Madame! Il s'agit bien de cela!.. Il a disparu!..

TOUS.

Qui ça?..

LE RÉGISSEUR.

Alfredus!.. parbleu!.. le célèbre Alfredus!.. Cet animal-là, il ne sera content que quand il nous aura fait rendre la recette... Je parierais qu'il est encore dans une loge à flirter avec une dame!.. (Au marquis.) Ouvrez-moi les baignoires!..

LE MARQUIS.

Mais!..

LE RÉGISSEUR.

Dépêchez-vous!.. Dans cinq minutes ça va être à lui.

ANGÈLE.

Oui!.. Ouvrez toutes les loges et commencez par celle-là!..

Elle montre le 6.

LE CHEVALIER.

Mais, ouvrez donc, ma collègue, puisqu'on vous le demande!..

LE MARQUIS, à part.

Le diable les emporte!.. Oh! quelle lueur! Puisqu'ils veulent Alfredus, ils vont l'avoir!..

Il ouvre la loge 6. — Adrien, en costume de Jean-Jean, paraît sur le seuil. Étonnement général.

FINALE.

TOUS.

C'est Alfredus! (bis)

ANGÈLE ET LE CHEVALIER.

Nous sommes confondus!

LE RÉGISSEUR.

O merveille
Sans pareille.

ANGÈLE.

Non!.. Un instant... Attendez tous.

A Adrien.

Et vous, répondez!.. Qui donc êtes-vous?

ADRIEN.

Qui je suis?.. Mais, Mademoiselle!..
Je le dis tous les soirs, sans faire de façons,
Dans une chanson!
Le grand succès de la pièce nouvelle!
Je suis... Je suis...

CHANSON.

I

Je suis Jean-Jean, l'joli troupiér,
 Soldat aux voltigeurs à pied.
 C'est sans doute pour cette cause
 Qu'il faut toujours que j'sulv' quequ'chose ;
 Quand je n'suis pas le régiment,
 J'suis les nourric's, les bonn's d'enfant ;
 Mam'zelle, où courez-vous comm' ça ?
 Tiens, justement, je vais par là!..
 Arm' sur l'épaul' droite en avant,
 J'vous emboit' militairement.

En avant, en avant, en avant Jean-Jean

En avant, en avant, guerrier diligent,

Le sexe le plus exigeant

En a toujours pour son argent.

En avant, Jean-Jean,

En avant, guerrier diligent,

Jean-Jean!

II

Mam'zelle, en voyant vos appas

On est z'ému du haut en bas ;

Mam'zelle, en reluquant vos charmes

On doit se mettre sous les armes ;

Sapristi ! Je n'vous l'reproch' pas

Mais vous allez d'un fameux pas,

Allez-vous encor loin comm' ça.

Oui!... bien l'bonsoir. Je m'en tiens là,

Pour suiyr' ce train phénoména!

Faudrait-êtr' voltigeur z'à ch'val

Demi-tour, demi-tour, demi-tour, Jean-Jean,

Demi-tour, demi-tour, guerrier diligent,

Le sexe étant trop exigeant

N'en aura plus pqr son argent.

Demi-tour Jean-Jean, demi-tour, guerrier diligent

Jean-Jean!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Le voici le joli Jean-Jean !
Avec ce chanteur diligent
Le public le plus exigeant
En a toujours pour son argent,
Jean-Jean !

Adrien, Agathe, le régisseur et les deux huissiers sortent par la droite. Bouliñois et Angèle sortent par la gauche.

SCÈNE X

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, à part.

Mon sang qui va monter sur un théâtre, ça m'ennuie,
mais ça me flatte.

LE MARQUIS, à part.

Encore un danger évité; ce Bouliñois, pourvu qu'il réussisse, le temps se passe en effet.

LE CHEVALIER, s'avancant.

Le temps est même passé, Marquis, il est minuit.

LE MARQUIS.

Marquis ?

LE CHEVALIER.

Vous ne m'avez donc pas encore reconnu ?

LE MARQUIS.

Le chevalier.

LE CHEVALIER.

Oui, et vous voyez, la partie est perdue.

LE MARQUIS.

Vous croyez ?

LE CHEVALIER.

Parbleu ; et il est bien facile de le savoir, le château de Tire-Larigot doit être toujours dans le même état.

LE MARQUIS.

Ma foi, j'irai voir.

LE CHEVALIER.

Soit ! venez !...

ADRIEN, dans la coulisse.

En avant ! en avant !

Etc.

On applaudit.

LE CHEVALIER.

Attendez ! on l'applaudit, c'est ma postérité, non, je n'y résiste pas.

Il prend dans la coulisse une corbeille de fleurs et la passe par l'entrée des fauteuils d'orchestre. Et maintenant, en Bretagne !

Ils sortent.

HUITIÈME TABLEAU

La Tour du Nord au château de Tire-Larigot. Très grande salle absolument délabrée. Les murs sont couverts de lézardes. Les tentures et les tapisseries tombent en lambeaux. Au fond, une grande fenêtre ouverte par laquelle on aperçoit le château en ruines éclairé par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

CHŒUR, dans la coulisse.

Au doux clair de la lune,
Auprès du flot jaseur,
Fillette blonde ou brune,
Laisse parler ton cœur.
Près de la mer profonde,
En attendant le jour,
Fillette brune ou blonde,
Va-t-en rêver d'amour.

Les voix s'éloignent en diminuant.

Le chevalier et le marquis dans leurs costumes Louis XV, après le chœur.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, Marquis, rien n'a bougé !

LE MARQUIS.

C'est vrai, mon honneur ne sera jamais réparé.

LE CHEVALIER.

Peut-être ?

LE MARQUIS.

Comment, peut-être !

LE CHEVALIER.

Regardez bien !

LE MARQUIS.

Mais oui, ce mur écroulé, on dirait qu'il se relève.

LE CHEVALIER.

Et cette tourelle là-bas, elle se répare d'elle-même.

LE MARQUIS.

Ces vieux lambris, tout se répare.

LE CHEVALIER.

Tout se remet à neuf.

Le château est redevenu superbe. — Plein jour.

LE MARQUIS.

Que signifie ?

LE CHEVALIER.

Cherchez dans votre mémoire. Vous devez avoir tout oublié.

LE MARQUIS.

En effet.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! apprenez donc la fin de la légende des Val-Pointu... Le château se reconstruira et tout sera pardonné si une femme de la famille résiste pendant une journée à tout ce qui sera tenté contre sa vertu... Et la petite a résisté, parbleu !

LE MARQUIS.

C'est vrai. Je ne sais plus rien, je ne me souviens plus

de rien. Dans mes bras, Chevalier; si jamais je me remarie, vous viendrez demeurer avec nous.

LE CHEVALIER.

Je crois bien, je prendrai un abonnement.

SCÈNE II

LES MÊMES, ADRIEN, ANGÈLE, LE CHŒUR.

CHŒUR.

Honneur! honneur! honneur!
A ce nouveau seigneur!

ADRIEN.

Ma petite femme!

ANGÈLE.

Mon petit mari!

ADRIEN.

Enfin, nous voici réunis, et dans ce beau château.

LE CHEVALIER.

Il est à vous.

LE MARQUIS.

C'est bien juste!

ADRIEN.

A nous! (A Angèle.) Tu vois bien que j'avais raison, quand je te disais que nous passerions notre nuit de noces en Bretagne.

TOUS.

Vive monseigneur!

COUPLETT FINAL.

ANGÈLE.

Il faut songer à l'avenir ;
Qu'il soit couleur de rose.

ADRIEN.

Pour ça, nous devons obtenir
Une petite chose.

ANGÈLE.

Puissons-nous ce soir l'obtenir!

LE MARQUIS.

Messieurs, montrez-vous assidus
Et revenez voir tant et plus
Les descendants des Val-Pointus,
Car nous serions très confondus,

LE CHEVALIER.

Très confondus,
Très morfondus,
Si nous n'étions pas convaincus
Que vous reviendrez voir bientôt
Le château de Tir'-Larigot.

FIN.